

BIBLIOTHÈQUE
LITTÉRAIRE.


LES
MYSTÈRES DE LONDRES

PAR
Sir Francis Trollop.

Onzième volume.

Bruxelles.
SOCIÉTÉ BELGE DE L'ÉDITION
HAUBAN ET C^o.

1844



Nu. 1665

LES MYSTÈRES

DE LONDRES.

LES MYSTÈRES
DE LONDRES

PAR

SIR FRANCIS TROLOPP.

—
TOME XI.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET CO.

—
1844

IV

UN REVENANT.

White-Manor était vaincu. Son esprit paresseux avait tardé à comprendre, mais il comprenait, à la fin, la portée véritablement terrifiante de la menace de Lancaster. Jusqu'alors il n'avait vu dans l'action de son frère qu'un suicide, et en avait éprouvé plus de joie que de douleur. Mais ce suicide allait le tuer lui-même, et le tuer après l'avoir rendu infâme aux yeux du monde.

Nul n'ignorait, en effet, la haine invétérée et

profonde que se portaient les deux frères, et Brian, tombant d'une fenêtre de la maison du comte en criant pitié, passerait aux yeux de tous pour la victime d'un odieux assassinat.

White-Manor dut capituler. Il promit de signer tout, fût-ce sa ruine complète, et supplia Brian à mains jointes de ne point attenter à sa vie.

Certes, la situation était extraordinaire, et cette terrible *eccentricity*, connue de la fashion de Londres, eût suffi toute seule à mettre en lumière le premier venu, un squire du sud, un lionceau de Birmingham, fabricant de lancettes ou non, un poète gallois, un M. P. (1), ivrogne et rouge, n'importe qui, et à lui donner du jour au lendemain une réputation colossale.

M. le vicomte de Lantures-Luces, biographe juré de tous les élus de la mode, eh aurait payé la primeur une guinée pour le moins.

De fait, il n'y avait peut-être pas au monde un autre moyen d'amener le comte de White-Manor à une concession aussi exorbitante. Quant à la moralité de l'acte, nous sommes en Angleterre, où l'opinion de Brian, touchant le droit d'aïnesse, commence à recruter de nombreux

(1) M. P., abréviation inévitable de membre du parlement.

adhérents. Or, une fois cette opinion admise, son argumentation devient inattaquable. Son frère avait joui quinze ans sans partage; il n'était plus temps de partager.

Contre la loi du plus fort, d'ailleurs, il est de jurisprudence morale que le plus faible a le droit de stratagème.

Et puis Brian aimait...

Il referma la croisée avec autant de calme qu'il l'avait ouverte, et tendit la main au comte pour l'aider à se relever. Tous deux s'avancèrent vers la table où White-Manor s'assit et traça convulsivement sa signature au bas d'une feuille de papier blanc.

« Tenez, monsieur, dit-il d'une voix éteinte; me voici désormais à votre discrétion... cela vous suffit-il ?

— Milord, répondit Brian, je préférerais que votre seigneurerie voulût bien écrire au-dessus de son seing une obligation en forme. »

White-Manor reprit en frémissant la feuille de papier et se mit à la remplir. Tandis qu'il écrivait rapidement, l'une des portes du salon s'ouvrit sans bruit, et Paterson, foulant le tapis avec tout plein de précautions, traversa la pièce en ayant soin de décrire une large courbe autour

du fauteuil de Lancaster. Il arriva auprès de son maître avant que celui-ci l'eût aperçu, et déposa sur la table, devant ses yeux, un petit carré de papier sur lequel il y avait un nom écrit au crayon.

Le comte n'eut pas plutôt déchiffré ce nom, qu'il repoussa violemment son fauteuil en arrière, et regarda effaré autour de soi.

« Les morts reviennent-ils donc ? murmura-t-il avec une sorte d'horreur ; ou ma tête se perd-elle ?

— Ce gentleman qui a mis son nom sur le papier désire parler sur-le-champ à Votre Seigneurie, dit Gilbert Paterson.

— Est-il vivant ? balbutia White-Manor sans se rendre compte de ce qu'il disait.

Paterson crut avoir mal entendu et répéta son message. L'agitation de White-Manor atteignait son comble.

« Il faut que je le voie ! dit-il enfin en se levant ; il faut que je le voie tout de suite... Oh ! que Dieu ait pitié de moi ! Mes idées se troublent... J'ai vu mourir cet homme... Brian, excusez-moi... Cet acte tel qu'il est vous suffirait amplement pour me tenir sous vos pieds comme un esclave... Mais je vais revenir, je vais le

compléter, me perdre tout à fait... Attendez-moi... Sur mon âme, moi aussi, je me briserai le crâne, mais ce sera pour tout de bon. »

Il se tourna vers Gilbert Paterson, qui l'écoutait avec une curiosité étonnée, et ajouta brusquement.

« Où est cet homme ?

— Dans le parloir, milord, » répondit l'intendant.

Le comte se dirigea vers la porte d'un pas pressé que n'avaient point pris ses jambes depuis bien longtemps.

Brian resta seul.

Il attendit un quart d'heure, puis une demi-heure. Le comte ne revenait point. La patience n'était pas la qualité dominante de Lancaster. Pour tuer le temps, il s'approcha de la table afin de lire l'acte commencé. Son regard tomba, par aventure, sur le carré de papier apporté par Gilbert Paterson, et il lut, écrit au crayon en toutes lettres, le nom d'Ismaël Spencer.

Sa stupéfaction et son trouble furent presque aussi grands que ceux de son frère. Tous ces vagues soupçons éveillés en lui par le récit de Suzannah se représentèrent soudain à son esprit. Il vit le comte mêlé au drame ténébreux de Goodman's-

Fields; il voulut s'élaner pour se mettre en tiers dans l'entrevue qui avait lieu tout près de lui. Mais il était trop tard déjà. Le comte reparut à ce moment, souriant et l'air presque joyeux.

« Pardon de vous avoir fait attendre, mon frère, dit-il. Je suis maintenant tout à vous. »

Voici ce qui s'était passé dans le parloir.

Le comte, en quittant le salon où il laissait Brian, avait la tête aux trois quarts perdue. Le sacrifice inouï qu'il était forcé de faire, sa colère, tant de fois excitée durant son entretien avec Lancaster, et tant de fois refoulée à grand'peine au dedans de lui-même, l'annonce enfin de cette extraordinaire visite d'un homme qu'il avait vu monter sur l'échafaud, vu de ses yeux, et tendre du poids de son corps inerte et fatale corde des suppliciés, tout cela se mêlait confusément en son intelligence frappée, et le jetait dans un état voisin de l'idiotisme.

Il entra dans le parloir l'œil fixe et morne, la bouche ouverte et n'ayant sur le visage d'autre expression qu'une vague épouvante. Gilbert Paterson entra derrière lui.

Mais l'homme qui attendait dans le parloir n'avait pas plus d'envie sans doute que Brian de jouir de la compagnie de maître Paterson; car sa

première parole fut pour lui ordonner de se retirer.

Gilbert hésita et regarda son maître; mais son maître n'était guère en état d'exprimer sa volonté. La vue du personnage debout au milieu du parloir semblait l'avoir pétrifié; il s'était laissé tomber sur un siège et fixait droit devant soi des yeux dépourvus de vie.

Tyrrel l'aveugle réitéra son ordre en fronçant le sourcil. Gilbert n'osa résister et prit la porte en murmurant.

« Eh bien! White-Manor, dit l'aveugle, je pense que vous ne vous attendiez guère à me revoir? »

— C'est donc bien vous, Spencer! murmura machinalement le lord.

— En personne, par Moïse et le veau d'or, comte!...

White-Manor le parcourut depuis les pieds jusqu'à la tête d'un regard inquiet et craintif.

« Oh! vous pouvez me regarder tant que vous voudrez, milord, reprit Tyrrel en déployant la large surface de sa poitrine; c'est bien moi... Ismaël Spencer, votre serviteur très-dévoué, qui, grâces en soient rendues au Dieu de Jacob, jouit d'une santé parfaite et se porte aussi solidement qu'âme qui vive.

— Mais..., fit le lord.

— C'est ce que tout le monde me dit, interrompit Tyrrel en roulant un fauteuil vers le comte; mais... mais... mais... Je suis devenu quelque chose comme une bête curieuse depuis que j'ai été pendu... Milord, il n'y a rien d'étonnant dans mon affaire, pourtant. Le docteur Moore vint me voir dans ma prison et me pratiqua au bas de la gorge une petite incision, dont il soutint les parois à l'aide d'un tuyau de plume... On appelle cela d'un nom fort bizarre... La pharyngotomie, je crois... Quand la corde me serra le cou, je respirai par dessous la corde, au moyen de mon incision... Mais ceci n'est rien, milord, et le docteur fit mieux que cela. Je vous le donne pour un homme habile... L'incision ne pouvait point, à la rigueur, empêcher la congestion cérébrale. Moore me dit : « Il faudrait que vous eussiez, au moment critique, au moment même, vous entendez bien, et non pas dix minutes auparavant, une forte jouissance, un énergique mouvement de joie. » C'était difficile, White-Manor, n'est-ce pas? Sur la planche même de l'échafaud, en face du cercueil ouvert qui attend votre cadavre, on ne peut guère... »

Tyrrel souriait, mais il était pâle.

« Eh bien! reprit-il avec cynisme, à force de chercher, nous trouvâmes un moyen, Moore et moi, de narguer la potence et de me rendre heureux, la corde au cou... Il y avait un misérable coquin de par le monde, que j'avais traité longtemps en esclave et qui avait fini par me trahir... Roboam, c'était son nom, milord, se repentait amèrement du mal qu'il m'avait fait. J'étais certain que, sur un geste d'appel, il renverserait tout obstacle pour s'approcher de moi... Le docteur me donna un poignard... Au moment suprême j'appelai Roboam qui s'élança vers moi, et je le tuai... »

Le comte fit un geste d'horreur.

« Cela établit énergiquement la circulation de mon-sang, milord, poursuivit Tyrrel. La trappe bascula; je fus pendu juste au bon moment.. Après tout, ce pauvre diable de Roboam m'a été fort utile, comme vous voyez.

— Et qu'est-elle devenue? demanda tout bas le comte avec une sorte de timidité.

— Elle?... Ah! milord, nous parlerons de cela une autre fois... Diable! l'histoire serait longue et nous entrainerait fort loin...

— Vit-elle encore? interrompit le comte.

— Si votre seigneurie le permet, je lui dirai tout ce qui la concerne, *elle*, en bloc et un autre jour... Elle était d'une fort belle santé, vous savez, mais les jeunes filles, souvent, se fanent tout à coup comme les fleurs...

— Elle est morte, Ismaël ?

— Vous êtes curieux, White-Manor, dit Tyrrel avec un singulier accent de raillerie, comme un bon père qui aurait perdu son enfant... Patience !... Aujourd'hui, s'il vous plaît, nous ne nous occuperons point de ces bagatelles... Je suis venu pour autre chose...

— Mais un mot, un seul mot, insista le comte.

— Elle est morte... » commença Tyrrel.

Le comte poussa un soupir équivoque, qui pouvait être pris très-bien pour un soupir de soulagement.

« A moins qu'elle ne vive encore, acheva l'aveugle en riant ; par le Dieu d'Abraham, je veux être rependu si j'en sais quelque chose !... Mais parlons raison... Voilà un an, milord, que je me suis fait homme comme il faut. J'honore le West-End de mes visites très-fréquentes, et si vous ne viviez pas en ermite, vous eussiez eu le plaisir de me rencontrer plus d'une fois dans nos

nobles salons... On m'y connaît sous le nom de sir Edmund Mackensie... Un brave gentleman, milord, jouissant d'une fortune honnête, doux, sociable, inoffensif, et ayant eu le malheur de perdre la vue au Lahore, d'où il arrive en directe ligne... car j'avais oublié de vous dire cela, milord : je suis aveugle. »

Les yeux de Tyrrel qui, durant la première partie de cet entretien, avaient paru jouir d'une mobilité très-ordinaire, se firent tout d'un coup ternes et morts, et gardèrent cette fixité lourde des yeux frappés de cécité. Le comte y fut pris, malgré l'air goguenard dont Tyrrel avait prononcé ces mots : « Je suis aveugle, » et dit par manière d'acquit :

« Je vous plains, Spencer, je vous plains.

— Sir Edmund, s'il vous plaît, milord, répondit lestement le juif qui fit rouler ses prunelles avec une surprenante agilité. Quant à votre commisération, je vous en tiens bon compte, mais je n'en ai que faire... ma cécité ne m'empêche pas de voir le triste changement opéré chez votre seigneurie.

— Vous n'êtes donc pas aveugle ?

— Il me fallait un masque, milord. Et puis je ne sais rien de tel que d'être aveugle pour

distinguer les choses qui échappent aux plus clairvoyants... Mais revenons à vous... Vrai, White-Manor, vous n'êtes plus que l'ombre de vous-même.

— Je souffre beaucoup ! dit le comte d'un air sombre.

— Cela se voit, milord... et je voudrais parier que ce diable de Brian...

— Brian ! répéta le comte dont les traits se contractèrent ; il est là... il m'attend !... Ah ! Ismaël ! Ismaël ! tu viens de prononcer le nom de mon bourreau. »

Tyrrel se frotta les mains.

« Ah ! il est là ?... murmura-t-il.

— Tu es déjà bien avant dans les tristes secrets de ma vie, Ismaël, reprit le lord, dont la tête se penchait sur sa poitrine avec découragement ; et d'ailleurs, que m'importe de parler?... cet homme m'a vaincu, m'a ruiné...

— Ruiné ? dit Tyrrel en dressant l'oreille.

— Il vient de me faire signer un acte infâme ! s'écria White-Manor d'un ton plaintif et presque larmoyant... un acte qui me dépouille et le fait mon héritier de mon vivant... »

Tyrrel respira.

« Bah ! fit-il d'un air dégagé. Après ?

— Que voulez-vous de plus, Spencer ?... Il ne manque à cet acte que quelques lignes. Je suis ruiné.

— Tudieu, milord ! murmura Tyrrel d'une voix basse mais vibrante, que vous béniriez Dieu, n'est-ce pas, si votre frère mourait ce soir de mort subite ? »

White-Manor cacha sa tête entre ses mains.

« Non !... non !... non !... dit-il par trois fois, les dents serrées par la rage qui voulait faire explosion ; c'est un démon d'astuce, Ismaël... Mes mains sont liées... j'ai peur de sa mort qui jetterait sur ma tête une accusation d'assassinat !... »

— Bah ! fit encore Tyrrel ; à Londres, les morts s'oublient vite... Mais vous aimeriez mieux, peut-être, que Dieu laissât vivre son corps et frappât son esprit de folie !

— Fou ! Brian fou ! s'écria le comte en élevant les mains avec ardeur ; oh ! je donnerais la moitié des jours qui me restent !...

— Lieux communs, White-Manor, interrompit le juif ; il faut parler mieux et dire en bon anglais : Je donnerais tant de livres sterling.

— La moitié de ma fortune, Spencer !

— Banalités, milord!... On vous demande un chiffre.

— Je donnerais... Mais c'est moi qui suis fou de vous écouter, Ismaël!... fou de croire qu'un homme ait le pouvoir de dispenser la démence!... Il faut que je retourne vers Brian, qui s'impatiente peut-être et que j'ai tant sujet de ménager... Si vous avez quelque chose à me dire, hâtez-vous.

— J'ai à vous dire, milord, que c'est justement pour entretenir votre seigneurie de l'honorable Brian de Lancaster que je suis venu ce soir dans Portland-Place. J'avais réellement une affaire à vous proposer... Quant à ma question de tout à l'heure, je n'insiste pas, parce qu'une trop forte somme nécessiterait un contrat et que vous pourriez vous mettre trop facilement à l'abri derrière votre inviolabilité de pair, lors même que ma qualité de pendu ne me tiendrait pas les mains liées... Donc, je vous demande purement et simplement quatre mille livres en banknotes, payables sur-le-champ.

— Pourquoi faire?

— Pour payer la folie de l'honorable Brian de Lancaster. »

Le comte haussa les épaules avec impatience.

« Milord, dit le juif, ce n'est pas ici un jeu d'enfants. Faites apporter les banknotes et je m'expliquerai... Je vous parle très-sérieusement... »

La gravité de Tyrrel fit une certaine impression sur le lord. L'homme qui se noie, d'ailleurs, n'essaye-t-il pas souvent de s'accrocher au brin d'herbe de la rive, capable à peine de supporter la centième partie du poids de son corps? White-Manor, loin d'en appeler à sa raison, tâcha de s'étourdir sur la bizarrerie des ouvertures du juif. Il repoussa la réflexion, et, content de jouer cette chance suprême, si faible qu'elle pût être, il agita une sonnette.

Paterson parut et reçut ordre d'apporter le portefeuille de son maître.

« Milord, reprit le juif lorsqu'il fut de nouveau seul avec le comte et en mettant la main sur les banknotes étalées devant lui, un homme jouissant de la plénitude de son bon sens peut être enfermé comme fou... Ce point de départ est fécond et vaut, lui seul, les quatre mille livres. »

Le front de White-Manor s'était éclairé.

« C'est vrai, dit-il, mais il faudra du temps.

— Il faut du temps pour tout, milord, plus

ou moins ; ici, nous avons besoin d'une heure.

— Y pensez-vous ?

— J'y pense depuis le coucher du soleil, milord, et je fais mieux que d'y penser, j'agis... A l'heure où je vous parle, l'honorable Brian de Lancaster est déjà sur la route de Bethlem...

— Il est dans mon salon ! » interrompit White-Manor qui prit la métaphore au pied de la lettre.

Un sourire de pitié railleuse vint à la lèvre de Tyrrel.

« C'est peut-être que le salon de votre seigneurie, murmura-t-il, est une étape sur le chemin de Bethlem... Toujours est-il que je maintiens mon dire. Milord, veuillez m'écouter : ce matin, un maniaque s'est introduit au château royal de Kew et a tiré, dit-on, un coup de pistolet à la jeune princesse Victoria. »

Le comte se souvint des voix qui s'étaient élancées en bruyant concert dans son salon, au moment où Lancaster avait ouvert la fenêtre, et qui, toutes, dissertaient sur ce fait étrange.

« J'ai entendu parler de cela, répondit-il, et je crois deviner où vous en voulez venir. Mais comment établir que Brian ?... »

— L'honorable Brian s'est chargé de cela tout

seul, milord, interrompit Tyrrel, car c'est lui qui s'est introduit ce matin au château de Kew.

— Et qui a tiré sur la princesse ?...

— On n'a pas tiré sur la princesse... mais on a maltraité des gardes, escaladé les murs de la terrasse, tout cela pour prendre d'assaut la serre japonaise et y cueillir un camélia blanc veiné d'azur...

— Et vous êtes certain que c'était lui ! dit le comte, dont un fougueux espoir venait galvaniser l'inertie.

— Parfaitement certain, milord. »

White-Manor se leva vivement.

« Il faut agir ! s'écria-t-il ; le dénoncer, requérir son arrestation ? »

— Asseyez-vous, milord, dit Tyrrel. Votre seigneurie a fait déjà tout ce qu'il fallait faire, et, sur sa requête, douze hommes de police attendent à la porte de cet hôtel.

— Sur ma requête ! balbutia le comte étonné.

— Ceci est un détail, milord, poursuivit le juif ; le temps pressait, et j'ignorais que votre seigneurie fût aussi merveilleusement disposée. Dans le doute, j'ai pris des mesures... Vous savez, White-Manor, que j'imite avec une certaine précision toutes sortes d'écritures... J'ai

écrit en votre nom au commissaire de la police métropolitaine ; je lui ai annoncé , avec toute la douleur convenable , que mon bien-aimé frère , l'honorable Brian de Lancaster , était fou , et que sa folie venait de mettre en danger une personne royale. En conséquence , et pour éviter d'incalculables malheurs , j'ai demandé main-forte.

— Admirable ! s'écria le comte en se précipitant sur la main de Tyrrel qu'il serra entre les siennes avec un véritable transport. Oh ! je le tiens , cette fois , et , comme lui , je serai sans pitié ! Spencer , mon ami , mon sauveur ! je doublerai la somme , je la triplerai !...

— Je rends grâce à votre seigneurie et commence par mettre en poche l'unité , en attendant le double et le triple , dit Tyrrel. Maintenant , allez achever l'acte dont vous parliez tout à l'heure... Dépouillez-vous sans crainte , milord , vous aurez beau jeu contre un pensionnaire de Bethlem... et un pensionnaire au secret ; car je me suis arrangé de façon à ce qu'il soit traité en fou d'importance. »

V

A BETHLEM.

Tyrrel prit congé du comte après ces dernières paroles et descendit dans la rue où les policemen s'étaient mêlés à la foule. Auprès du trottoir et devant le perron , un intendant de police et un *physician* attendaient dans une voiture fermée , derrière laquelle deux constables faisaient faction.

Tyrrel jeta un coup d'œil satisfait sur ces imposants préparatifs. Brian ne pouvait point lui échapper , et le comte , prévenu désormais , n'aurait garde de nier sa signature. Quant aux

quatre mille livres, Tyrrel les regardait seulement comme un à-compte sur les libéralités futures de sa seigneurie, car White-Manor, en se débarrassant de Brian, n'éloignait pas le plus dangereux ennemi de son coffre-fort. Tyrrel avait sur le comte une lettre de change dont il prétendait bien faire usage tôt ou tard.

Mais une chose l'embarassait. C'était cette foule répandue à profusion dans toute la longueur de Portland-Place. Il importait à son plan que Bethlem fût pour Brian de Lancaster un véritable tombeau; or, il fallait pour cela que son arrestation se fit à petit bruit et comme à la dérobée. Ordonner aux policemen de faire évacuer la rue eût été une mesure dérisoire. Le droit et le prétexte manquaient à la fois.

Tyrrel fit quelques pas sur le trottoir, et son regard attentif parcourut en tous sens la cohue bavarde et turbulente. Il avisa bientôt, au bout d'un col de erin tissé, l'honnête visage du bon capitaine O'Chrane, lequel, malgré le peu de hauteur de son chapeau, dépassait les crânes vulgaires d'un bon demi-pied.

Tyrrel alla droit à lui et glissa quelques mots à son oreille.

« Tonnerre du ciel! grommela Paddy avec

une mauvaise humeur évidente; je veux servir de rôt à Beelzébuth, misères! s'il est possible d'avoir un instant de repos! »

Tyrrel s'était éloigné sans attendre la réponse. Suivant sa coutume, le capitaine n'avait pas même eu la satisfaction de voir l'homme qui lui jetait en passant un commandement mystérieux, appuyé du fameux mot d'ordre: *Gentleman of the night!*

« Que vous a dit cet homme, M. O'Chrane? demanda mistress Burnett, qui se dressa sur ses pointes pour mettre sa tête à la hauteur des breloques du capitaine.

— Il m'a dit, Satan et ses cornes! répliqua Paddy; de par le ciel! madame... j'aurais honte d'être curieuse à ce point, Dorothy, mon cœur, à votre place, misères!... Il m'a dit, tonnerre du ciel! « Le temps est froid, M. O'Chrane » du diable! que Dieu vous bénisse! »

Après cette réponse diplomatique, le capitaine, profitant de sa haute taille comme d'un observatoire naturel, promena majestueusement son regard tout autour de soi.

« Damnation! grommela-t-il; je vais être obligé de jouer moi-même le rôle de commère, car je n'aperçois aucun de nos gens...

— Tonnerre du ciel ! misères ! que Dieu nous damne sans pitié ! dit au-dessous de lui une voix aigre et enfantine , bonjour , capitaine O'Chrane , ou que le diable m'emporte ! »

La main de Paddy s'abaissa et saisit une frêle épaule qui appartenait au gentleman Snail , lequel promenait dans Portland-Place sa femme , la jolie Madge , ornée de ses bottes , de ses jupons éclatants , surmontés d'une veste masculine et d'un chapeau de veur posé sur un bonnet de grosse mousseline. Madge , toujours silencieuse et digne , tenait sa pipe éteinte entre ses dents , et ne prenait nulle part à l'agitation du public.

« Eh bien ! eh bien ! capitaine ! s'écria Snail ; est-ce ainsi qu'on aborde un homme comme il faut ? que la foudre m'écrase !

— La foudre passerait auprès de toi sans te voir , pitoyable *scamp* , mon petit ami , répliqua le capitaine ; mais je suis charmé de te trouver là tout justement sous ma main , tempêtes !... Car tu es , misérable enfant , fort avisé pour ton âge , et j'avais besoin... Écoute ici. »

Snail se haussa ; Paddy se baissa. Ce double mouvement les mit à peu près de niveau.

« C'est une nouvelle preuve de confiance que nous allons te donner , jeune immondice , mon

filz , reprit le capitaine avec importance. Il paraît que milords ont besoin de faire évacuer la rue...

— Pourquoi ? demanda Snail.

— Cinq cents blasphèmes ! limaçon maudit , mon enfant bien-aimé , ignoble petit drôle , je veux que le choléra me purge si je n'ai pas envie de te tirer les oreilles jusqu'au sang... Bonjour , Madge , triste virago , ma fille... Quant à toi , Snail , tas de boue gros comme le poing , je ferai quelque jour ta fortune , parce que tu vaux ton pesant d'or , extrait de bandit...

— Ma jolie Madge , interrompit Snail , écoutez le capitaine dire du bien de votre homme , Satan et ses cornes !

— Bouchez plutôt vos oreilles , Madge , que vous soyez jolie , comme le dit cet escargot babilard , tempêtes ! ou laide , comme cela saute aux yeux , Dieu peut me damner !... Il le peut s'il le veut , de par tous les diables !... Donc , Snail , il s'agit d'éloigner d'ici tous ces stupides badauds avec leurs commères , et , pour cela , je ne vois rien de mieux que de répandre le bruit de l'arrestation de ce vil coquin dont parlent les journaux du soir...

— L'assassin de la princesse ?...

— Précisément, diminutif de scélérat... Il doit y avoir çà et là dans la foule des gens de la Famille... Appelle-les, matou du diable, et dis-leur. .

— C'est bon, capitaine, c'est bon, Dieu peut me damner ! interrompit Snail avec suffisance ; je vous comprends. C'est facile... Mais, pour ma peine, tempêtes ! vous me direz où se fait le trou de l'éléphant Saunder du cirque d'Astley... »

La main du capitaine se ferma sur l'épaule de Snail qui poussa un cri de douleur et se perdit aussitôt dans la foule. L'instant d'après, on entendit deux ou trois miaulements retentissants. Un mouvement se fit dans la cohue. On vit quelques hommes la parcourir en divers sens, puis ce cri partit de vingt endroits à la fois.

« Dans Hay-Market !... On cerne la maison de l'assassin dans Hay-Market ! »

Il sembla, trois minutes après, qu'un vent d'orage eût passé sur Portland-Place, balayant devant lui cockneys obèses et maigres commères du même coup. Tout le monde descendit en courant, en se poussant, en criant vers Regent-Street, et il ne resta plus dans la rue que les policemen étonnés.

On apercevait encore dans le lointain la longue

et roide taille du capitaine, chaque fois qu'il passait sous un bec de gaz. Il fermait la retraite, ne pouvant se résoudre à presser jusqu'à la course la gravité posée de son pas ordinaire.

« Allons donc, M. O'Chrane ! allons donc, au nom de Dieu ! lui disait en vain mistress Burnett qui cherchait à l'entraîner ; nous arriverons trop tard, bien sûr, pour voir arrêter le scélérat.

— Mon cœur, répondait tranquillement Paddy, ne me tirez pas ainsi le bras, je vous prie ; vous déchirez mon habit bleu, par le trou de l'enfer !... Voyez-vous, ma chère dame, mille misères ! Dorothy, mon amour, nous arriverons quand nous pourrons, ou Jédédiah Smith n'est pas le plus hypocrite coquin que je connaisse !... Quant à Snail, l'immonde reptile, je voudrais avoir un fils pareil, Satan et sa queue, madame ! »

Pendant ce temps, le comte de White-Manor avait regagné le salon où l'attendait Brian de Lancaster. Comme nous l'avons dit, au moment où le lord franchissait le seuil, Brian venait de lire le nom inscrit sur le carré de papier apporté par l'intendant Paterson et en restait encore tout ému.

Aux premières paroles de son frère, il répondit brusquement :

« Vous venez de voir Ismaël Spencer, milord. »

Le comte fut pris hors de garde.

« Moi ! balbutia-t-il ; je... mais l'homme dont vous prononcez le nom est mort depuis un an. »

Lancaster prit le papier sur la table et le tendit à White-Manor.

« C'est vrai, murmura ce dernier après un silence et avec embarras ; je viens de voir le juif Ismaël Spencer.

— Me serait-il permis de demander à votre seigneurie, reprit Brian, de quel genre sont ses rapports avec cet homme ?

— Cela n'est permis à personne, monsieur ! répliqua le comte en tâchant de voiler son trouble sous une apparence de dignité blessée.

— Milord, dit Brian d'un ton de grave tristesse, je me vois forcé d'insister sur ce point... Ce n'est pas, croyez-moi, pour blesser votre seigneurie ou la provoquer mal à propos que je répète ma question...

— Je n'y répondrai pas, monsieur, répondit précipitamment le comte, ou plutôt... Eh bien ! oui... je consens à vous dire, puisque c'est votre plaisir de me courber ce soir à tous vos fantasques caprices, je consens à vous dire que je me

suis intéressé à la position bizarre et désespérée d'un malheureux que le hasard soustrait aux suites ordinaires du châtement suprême. Je...

— Ne m'en dites pas davantage, milord ! interrompit Brian avec une froideur sévère ; pour ajouter foi aux paroles de votre seigneurie, il me faudrait oublier son mouvement de surprise à la vue du nom inscrit sur ce papier. »

Le comte se mordit la lèvre.

« Eh ! monsieur ! s'écria-t-il, emporté par un irrésistible élan de colère, vous pourrez adresser vos questions à Ismaël Spencer lui-même, car vous ne serez pas longtemps sans le voir.

— Ces mots de votre seigneurie ressemblent à une menace, dit Brian, qui fixa sur le lord son regard perçant et investigateur.

— Une menace, monsieur?... se récria White-Manor en quittant tout à coup son air irrité pour reprendre un masque de bonhomie soumise ; vous savez bien qu'il y aurait, hélas ! folie de ma part à vous menacer... J'ai voulu dire purement et simplement ce que j'ai dit, savoir : que vous ne tarderez pas à rencontrer Ismaël Spencer... et cela est bien simple, Brian, car il attend dans la rue...

— Qu'attend-il, milord ? dit Lancaster voyant que le comte hésitait.

— Il attend... mon Dieu, je n'ai nulle raison pour vous le cacher, Brian, il attend que notre entrevue soit définitivement terminée pour revenir vers moi... car j'ai pensé tout à l'heure que vous vous impatientiez sans doute, et je l'ai remis après votre départ. »

Brian se leva vivement.

« C'est une attention dont je dois vous remercier, milord, dit-il ; mais, je vous en prie, veuillez mettre le comble à vos bontés en achevant cet acte sur-le-champ... vous ne sauriez croire combien je suis pressé de me trouver face à face avec cet Ismaël Spencer. »

Le comte n'eut garde de se faire prier. Il s'assit tout de suite à son bureau, s'efforçant à grande peine de cacher son sourire joyeux sous la mauvaise humeur qui était pour lui de circonstance au moment de signer un acte équivalent à l'abandon de tous ses biens non substitués. En deux traits de plume il eut parfait le contrat.

« Mon frère, dit-il avec une résignation assez bien jouée, vous avez peut-être abusé de vos avantages, mais entre nous Dieu jugera.

— Ainsi soit-il, milord, répondit Lancaster.

— J'espère, reprit le comte, que vous serez clément envers moi désormais, et que les nobles

dames du West-End tariront un peu sur les récits de vos triomphantes *eccentricities*. Celle-ci achève la bataille et doit être la dernière.

— Cela dépend de vous, milord.

— Jusqu'au revoir, mon frère ! »

Brian salua et sortit.

Le comte respira longuement et fit jouer le châssis de cette même fenêtre par où Brian avait voulu s'élancer, tête première, sur les dalles du trottoir de Portland-Place. Il se pencha vivement et regarda au-dessous de lui.

A ce moment même la porte extérieure s'ouvrait, et Brian descendait les marches du perron.

Au bas du perron se tenait Tyrrel l'aveugle.

Brian le reconnut tout de suite. Il reconnut aussi pour des policemen les hommes qui entouraient la maison de son frère.

« Voilà qui se trouve à merveille ! dit-il à haute voix. Messieurs, je vous requiers de mettre la main sur cet homme. »

En même temps il saisit Tyrrel au collet.

L'intendant de police et le médecin mirent la tête à la portière de la voiture.

« Vous le voyez, dit Tyrrel ; il n'y a pas à s'y tromper... Faites votre devoir.

— Un moment ! répliqua l'intendant de po-

lice ; monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Brian, pour quelle raison requérez-vous l'arrestation de sir Edmund Mackensie ?

— Voyons ce qu'il va répondre ! murmura le *physician* expert.

— Je suppose, monsieur, dit Brian, que vous avez le droit de m'adresser cette question ?

— Diable ! grommela le médecin, il n'a pas l'air trop fou !

— Je suis magistrat, monsieur, repartit l'intendant de police.

— En ce cas, reprit Lancaster, je vous apprendrai, monsieur, que cet homme à qui vous donnez le nom de sir Edmund Mackensie n'est autre chose qu'un scélérat du plus bas étage, faisant partie d'une bande de voleurs...

— Vous voyez ! interrompit Tyrrel.

— Il est fou ! dit le médecin.

Les policemen se rapprochèrent et serrèrent le cercle autour de Brian.

« Auriez-vous donc des preuves de ce que vous avancez, monsieur ? demanda le magistrat.

— Votre devoir, monsieur, est d'arrêter cet homme, répondit Lancaster avec calme. Les preuves regardent la justice du royaume et non point les employés de la police.

— Diable ! diable ! grommela encore le médecin ; après tout, il se peut qu'il ne soit point fou.

— Et d'ailleurs, reprit Brian, cet homme se trouve naturellement sous le coup de la loi, car il a échappé par ruse ou par hasard à la sanction de la justice humaine. Cet homme a été pendu... »

Un éclat de rire de Tyrrel, auquel se joignit bientôt la bruyante hilarité des hommes de police, interrompit brusquement Lancaster.

« Décidément il est fou ! prononça péremptoirement le médecin.

— Fou à lier, pour le malheur de notre maison ! cria de sa fenêtre le comte de White-Manor.

— Faites votre devoir ! dit le magistrat en se rejetant au fond de sa voiture.

Les policemen s'élançèrent tous à la fois, mais la voix de White-Manor avait révélé le piège à Brian, qui, lâchant le collet de Tyrrel, remonta d'un bond les marches du perron.

C'était un terrible champion que Brian de Lancaster. Les premiers policemen qui se présentèrent pour l'attaquer furent lancés jusqu'au bas des marches par le robuste poing de l'excentrique, qui martela leur poitrine comme un fléau

de plomb. D'autres montèrent à l'assaut et tombèrent à leur tour, le visage sanglant, l'estomac fêlé. Chaque fois que le poing de Brian quittait la parade, chaque fois que son bras musculeux se tendait avec l'élasticité soudaine d'un ressort de métal, un homme était violemment précipité sur le trottoir et ne se relevait point. Les rangs des assaillants s'éclaircissaient, leur ardeur diminuait. Tyrrel était obligé de les pousser de force, et le médecin répétait en suivant la lutte avec beaucoup d'intérêt :

« Diable ! diable ! voyez comme il ménage ses coups, le gaillard ! En définitive, je ne serais pas étonné qu'il ne fût pas fou. »

Il n'y avait plus que cinq policemen debout au bas des marches, et aucun d'eux n'osait plus se hasarder à attaquer Brian. Tyrrel écumait de rage. White-Manor tremblait à sa fenêtre.

Brian boutonna son frac. Il fut évident pour tous qu'il allait s'élançer en avant et faire une trouée. Ce qui restait de policemen valides s'écarta des deux côtés du perron, ne se souciant guère d'affronter le choc.

Tyrrel se mit résolument à leur place.

« Milord mon frère, s'écria en ce moment Lancaster qui se tourna vers la fenêtre, le piége

était habilement tendu. Vous n'avez pas réussi, mais il n'y a point de votre faute, et je vous jure sur l'honneur que vous n'aurez pas à m'accuser d'ingratitude ! »

On entendit d'en bas claquer les dents du comte.

« Place ! continua Lancaster qui se prit à descendre lentement les marches du perron, toujours en garde, et contenant du regard les policemen terrifiés. Place, Ismaël Spencer, ou je vous tue ! »

Tyrrel ne bougea pas. Seulement sa main droite s'introduisit entre son gilet et sa chemise.

En ce moment on vit s'ouvrir doucement la porte de la maison de White-Manor. Un homme se coula en rampant le long des degrés du perron. A l'instant où Lancaster arrivait en face de Tyrrel, et se renversait en arrière pour frapper, cet homme le saisit par les jarrets et le fit trébucher.

Les policemen se jetèrent aussitôt sur Brian qui fut garrotté en un clin d'œil.

L'homme qui avait rampé le long des marches se remit alors sur ses jambes et montra, à la lueur des réverbères, la face insolente et basse à la fois de l'intendant Gilbert Paterson.

Tyrrel ôta la main de son sein. Il ne l'eût point retirée sans cet incident inattendu, et Brian aurait fait connaissance avec la courte lame du poignard que le juif portait constamment sur soi.

Le captif, solidement lié, fut hissé dans la voiture, entre le magistrat et le médecin, qui, réflexions faites et en dernière analyse, le déclara bien et dûment atteint de folie.

« A Bethlem ! » dit le magistrat.

Une voix étrange descendit de la fenêtre où s'était montré White-Manor, et répéta parmi les convulsions d'un rire insensé :

« A Bethlem ! à Bethlem ! »

La voiture partit au galop.

Tyrrel et Paterson rentrèrent ensemble chez le lord et pénétrèrent dans le salon.

White-Manor, l'œil hagard, le visage écarlate, s'agitait frénétiquement au milieu de la chambre, et tournait sur lui-même en une sorte de danse effrayante à voir.

En dansant, il riait à perdre haleine et répétait sans relâche :

« A Bethlem ! à Bethlem ! »

Tyrrel et Paterson s'installèrent chacun dans un fauteuil et se mirent à l'examiner curieusement.

« A défaut de Brian de Lancaster, dit enfin Tyrrel, qui est-ce qui doit succéder à la pairie de White-Manor, s'il vous plaît, M. l'intendant ? »

— L'honorable Algernon Murray d'Inverney-Castle, cousin germain de sa seigneurie, répondit Paterson.

— Eh bien, monsieur l'intendant, reprit Tyrrel, en échange du bon office que vous venez de me rendre, je vais vous donner un bon conseil... Allez, croyez-moi, dès ce soir, faire un doigt de cour à l'honorable Algernon Murray d'Inverney-Castle, cousin germain de sa seigneurie, car Brian de Lancaster ne sortira plus de Bethlem, et le comte de White-Manor y entrera demain.

— Pensez-vous donc qu'il soit tout à fait fou ? » demanda l'intendant.

Le comte, avant que Tyrrel pût répondre, poussa un dernier et rauque éclat de rire ; puis il tomba, épuisé, sur le tapis en répétant :

« A Bethlem ! à Bethlem ! à Bethlem ! »

LA PETITE IRLANDE.

En 181., vingt ans avant l'époque où se passe notre histoire, il y avait à Londres dans le quartier Saint-Giles une pauvre famille, composée de quatre membres : deux enfants, le père et la mère.

Le père avait nom M. Chrétien O'Breane. C'était un gentilhomme irlandais, dont la famille avait tenu jadis une position opulente dans la province de Connaught. Ses biens, comme ceux de tant d'autres, avaient passé peu à peu entre

les mains d'un lord protestant, dont, en ces derniers temps, Chrétien O'Breane avait été le tenancier.

On sait quelle est la déplorable vie des tenanciers d'Irlande! M. Chrétien O'Breane, vivant de peu et travaillant beaucoup, avait suffi jusqu'alors aux besoins de sa famille et donné à son fils une sorte d'éducation, parce que, outre les bénéfices de son exploitation, il possédait encore un petit coin de terre, reste bien modique, hélas! de la fortune de ses aïeux.

Un jour, il prit fantaisie à l'intendant du lord, lequel, bien entendu, mangeait à Londres ses revenus irlandais, de contester à M. O'Breane le petit coin de terre qui était tout son patrimoine. Il y eut un procès. En Irlande, on aurait grand tort de dire que la justice a deux poids et deux mesures; elle n'a ni poids ni mesures, ou plutôt sa balance, invariablement penchée du côté de l'Angleterre, laisse vide toujours le plateau qui regarde l'Irlande. Les causes s'instruisent au moyen d'une simple question: — Êtes-vous protestant? Non? Vous avez tort: lâchez prise, de par le roi! — Oui? de par le roi encore, prenez, pilliez, dévorez!

L'intendant du lord obtint gain de cause et

M. O'Breane fut violemment chassé de la terre qui nourrissait ses enfants. Cette terre produisait à peu près de quoi entretenir un chien de meute.

Au jour où nous écrivons ces lignes, l'Irlande entière s'agite et soumet au monde civilisé ses lamentables griefs. Elle ouvre ses haillons pour montrer à nu les plaies saignantes dont l'a couverte la main avide et barbare de l'Angleterre. En même temps elle se redresse, irritée, contre ses indignes oppresseurs. Des cours arbitrales s'assemblent et neutralisent les tristes effets de l'iniquité protestante.

Mais alors l'opprimé courbait le front en silence. Cette mesure insuffisante, mais dont les résultats doivent grandir avec le temps, l'émancipation des catholiques, semblait une chimère impossible. Le désespoir était si grand qu'il entraînait l'apathie et endormait les victimes dans leur misère.

Comme M. Chrétien O'Breane avait eu la condamnable insolence de soutenir un procès contre son lord, on ne voulut point renouveler son bail, et, un beau jour, la porte de sa maison se ferma sur lui pour ne point se rouvrir.

Il y a une chose étrange. Tous les malheurs

de l'Irlande viennent de Londres; c'est de Londres que débordent sur la malheureuse Erin ces flots d'insatiables spéculateurs qui, hommes d'affaires, hauts et bas dignitaires de l'Église anglicane, cette maison de commerce cléricale, ce pieux et dévorant vampire, ce honteux monument d'hypocrite usure et de simonie organisée, négociants, magistrats, arrivent affamés, pressés d'acquérir, déterminés à prendre de toutes mains, sans relâche comme sans scrupule, sur cette pauvre terre conquise, dont les fils semblent avoir oublié leur valeur antique et ne savent plus guère que menacer en vain dans de bavards meetings ou se plaindre à grands cris comme des femmes. C'est à Londres que sont les marquis et les vicomtes, nobles d'un jour, greffés sur de vieilles souches, marchands ou avocats affublés par décret de noms historiques (1), qui pompent de loin la plus pure vie du pays et l'épuisent à force d'exactions. C'est de Londres que viennent ces lois si misérables, si lâches, qui aggravent chaque jour l'esclavage de plusieurs millions de

(1) En Angleterre, les titres ne meurent point. La pairie vacante est donnée avec le nom de l'ancien titulaire. Tout récemment, un attorney assez médiocre a été créé pair. Il porte le titre d'une des plus nobles familles d'Irlande.

chrétiens. C'est à Londres que siège ce parlement ennemi qui s'apitoie après boire et verse des larmes d'ivrogne sur les victimes de la traite, laquelle n'existe plus, mais qui s'acharne en revanche, sans commisération ni pudeur, sur le cadavre d'un peuple de frères à l'agonie. Eh bien! c'est vers Londres toujours que se tournent les regards de l'Irlandais à bout d'espérances. Londres rayonne un lointain et mystique espoir qui vient réchauffer le découragement, ranimer l'apathie et imposer silence aux cris sourds d'une longue famine. Londres est le port. Il semble à ces pauvres gens que, pour tant de mal accumulé, il doive y avoir compensation. C'est un sentiment irraisonné, une sorte de superstition: ils veulent aller à Londres, et pensent qu'une fois dans la grande ville leurs souffrances seront soulagées.

Et, au fait, les plus venimeux serpents portent avec eux l'antidote du poison qu'ils distillent. La vipère, la mortelle cobra de capello, le redoutable serpent à sonnettes lui-même, ont quelque part, dans la tête, un remède souverain contre leur propre morsure. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de Londres?...

Mais pour trouver le remède, hélas! il faut

commencer par broyer la tête du serpent.

Chrétien O'Breane vint à Londres, muni de quelques chétives ressources, et s'établit avec sa femme et ses enfants dans Buckridge-Street, au centre de cette paroisse Saint-Giles, dont les misères sont devenues européennes, et qui noircit comme une large tache de boue les quartiers les plus opulents du Londres commercial.

Chaque grande ville a ses sentines et ses égouts où l'indigence, multipliée par le vice, entasse d'obscurs monceaux de douleurs et d'infamies, mais aucune ville ne peut disputer à Londres la palme des misères et de la honte. Ailleurs, à Paris, ceux qui meurent de faim et ceux qui luttent contre la loi se confinent en de ténébreux cloaques, loin des lumineuses voies où s'écoule la vie fashionable. La rue aux Fèves est aux antipodes du boulevard de Gand, et les bouges du faubourg Saint-Marcel ne sauraient vicier l'air pur du royal parterre des Tuileries. A Londres, tout se mêle en un désordre cynique et hideux. Partout le luxe effréné insulte brutalement à la détresse; partout la pauvreté criminelle et armée guette le luxe au passage. Entre deux *streets* somptueux, dont les trottoirs, étincelant la nuit aux blanches lueurs du gaz, sont

gardés par une profusion de policemen, il y a le *lane* noir, désert, redouté. Sous le réverbère, l'homme de police; à l'ombre, le bandit. Sur le trottoir, la foule égoïste, insoucieuse, repue; sur le pavé, l'enfant ou le vieillard qui grelotte et qui a faim.

Et partout, encore une fois, partout ce monstrueux voisinage! dans le West-End comme dans la Cité; dans Pimlico aussi bien que sur les bords de ces *docks* fameux où s'amoncellent les richesses des cinq parties du monde.

On ferait une comparaison, prétentieuse peut-être, mais à coup sûr juste et sincèrement pittoresque dans son effrayante énergie, en disant que Londres ressemble à une courtisane lépreuse dont l'orgie aurait troué de toutes parts la robe brodée d'or, et qui, par chaque trou, montrerait au passant les horreurs de ses innombrables ulcères.

Or, le trou le plus large de cette tunique faux-brillantée, celui qui laisse voir la plaie la plus nue, la plus profonde, la plus honteusement gangrenée s'ouvre sur le sein même de la grande courtisane: Saint-Giles, la PETITE IRLANDE, comme si ce nom d'Irlande dût s'allier fatalement à tout excès de misère! est auprès de Soho-

Square et de la place de Bedford, entre le riche Holborn et le noble Oxford-Street !

Saint-Giles n'a pas son pareil dans l'univers entier. C'est, qu'on nous passe l'expression, une sorte de phalanstère complet de la misère et du vice, ces deux éléments du crime. Là, toutes les souffrances et toutes les hontes atteignent le degré suprême ; là, l'homme revenu à l'état sauvage, ignorant Dieu, et n'ayant aucune notion du bien et du mal, s'engourdit dans sa fange ou se rue furieusement sur la civilisation qui l'entoure. Là il n'y a entre les deux sexes d'autre distinction que la force. La femme ne s'y prostitue même pas : elle est à qui l'assomme.

Cela est ainsi maintenant. Or, des écrivains éloquents et généreux, qui, tout récemment, ont dévoilé les invraisemblables horreurs des *cellars* de Saint-Giles, prétendent qu'un commencement de progrès s'y fait sentir. Ils disent que Saint-Giles de 1844 ne ressemble déjà plus à Saint-Giles de 1820, par exemple.

Miséricorde ! miséricorde !

Qu'était-ce donc en 1820 ? Ces écrivains généreux (on sait que l'Angleterre fourmille d'écrivains généreux, de charitables utopistes, d'orateurs très-éloquents et très-prolixes, voués, en

paroles, au culte exclusif de la Pitié : l'Angleterre est la patrie classique de la philanthropie ; bien que le mot soit grec, l'idée est anglaise, et si la faim pouvait se conjurer avec de longues phrases, la faconde de messieurs tel et tel nourrirait aisément les trois royaumes), ces écrivains généreux, disons-nous, sauraient-ils nous apprendre ce qu'il peut y avoir de plus nu que la nudité, de plus mortel que l'inanition, de plus vicieux que le vice, de plus repoussant que la boue ? Les malheureux, entassés dans des caves humides, se nourrissaient-ils donc plus mal encore que maintenant ? ou plutôt mourir de faim était-il plus affreux alors qu'aujourd'hui ? Oh ! vous savez nous dire, messieurs, combien, dans ces boyaux infects décorés du nom de rue, sur les deux rives de ces ruisseaux noirs, épais, pestilentiels, combien de jeunes filles succombent à de hideuses maladies, combien d'enfants s'éteignent en leur berceau, empoisonnés par l'air du bouge paternel, combien d'hommes, dans la force de l'âge, tombent, exténués, sur la borne de la rue et rendent l'âme en tournant un regard jaloux vers vos somptueuses demeures, dont la fenêtre ne s'ouvre point, messieurs, pour jeter à l'agonisant le salut, sous la forme d'un morceau

de pain. Ce sont là des choses curieuses et qui trouvent éditeurs. La philanthropie entendue ainsi, maintenant que l'horrible est à la mode, devient une triomphante spéculation. Vous êtes des hommes habiles, des commerçants distingués, des philosophes ! Vous parlez beaucoup, vous ne faites rien ; vos lèvres seules sont charitables, et, en définitive, vos emphatiques sanglots se révoltent en joyeuses livres sterling.

Pourquoi pas ? En un pays où la religion elle-même est un commerce, où le protestantisme a établi un bureau de péage jusque sous les nobles voûtes du royal Westminster, n'est-il pas logique et convenable de trafiquer aussi de la pitié ?

Le mal est trop grand, dit-on, et trop profondément enraciné pour qu'on puisse espérer d'y porter remède. Ceci veut dire que les gens de Saint-Giles sont trop pauvres même pour acheter ces petites bibles mal imprimées, commentées, falsifiées, que nos sociétés évangéliques vendent pieusement aux sauvages et glissent entre un baril de rack et une partie d'opium, ce qui fait trois poisons en bonne arithmétique. Ceci veut dire que l'opération ne présente nulle chance de gain, et que ces tristes familles, nourries de pelures de pommes de terre, ne

pourraient point payer les leçons d'un professeur de morale.

Or, mieux vaut garder Saint-Giles et ses hontes que d'aventurer des capitaux.

L'argument nous semble victorieux. Mais alors tirez un voile sur ces ignominies. Ne permettez pas à vos orateurs de poétiser le tableau de ces repoussantes misères ; n'étaiez pas dans vos *reports* officiels une science du mal existant, si profonde, si minutieuse, si précise qu'elle accuse votre inaction et met à votre front, au front de tout un grand peuple, un stigmatte d'infamie.

Certes, pour qui connaît l'Angleterre, le cours actuel des choses est inévitable et normal. Nous ne sommes point du bois dont on fait les Vincent de Paule, et celui qui écrit ces lignes n'a pas même l'espoir d'éveiller la stérile commisération de quelques ladys ; car Saint-Giles n'est point un *mystère*, et vingt autres avant lui ont soulevé les haillons qui recouvrent ces plaies saignantes.

Nous décrivons ici pour décrire. A Londres, hélas ! l'homme de cœur désespère, et Vincent de Paule lui-même, dont nous prononcions tout à l'heure le nom béni, perdrait courage devant les serrures perfectionnées de tous ces avarés

coffres-forts ! Ce qui précède n'est point et ne peut être un appel : nous savons trop jusqu'où va la surdité britannique ; ce sont quelques paroles émues , arrachées par le récent aspect d'une détresse incomparable.

Contrairement à l'opinion citée, nous pensons d'ailleurs , et les documents officiels sont avec nous, que la misère de Saint-Giles a grandi dans ces dernières années ; Saint-Giles lui-même s'est étendu comme s'étend une tache d'huile et a jeté les rameaux de son tronc putréfié le long des *lanes* obscurs qui descendent vers Covent-Garden. Saint-Giles empoisonne la moitié de Londres.

On a beau percer, au travers de ses fanges , de larges rues, et arrondir, parmi ses pauvres demeures, l'ovale doré de la grille d'un square ; à côté du square, le long de la rue, Saint-Giles existe. La brique, le plâtre, les maçons n'y feront rien.

Si Robert Peel, notre très-habile ministre, était, ce qu'à Dieu ne plaise ! réduit à l'agonie, que penserait-il d'un médecin qui prendrait pour le soigner un fer à papillotes, qui mettrait du fard sur ses joues pâlies et tâcherait de combattre le mal en disposant autour de son cou amaigri l'irréprochable nœud d'une cravate empesée ?

Robert Peel enverrait ce docteur bizarre à

tous les diables, malgré sa longue habitude du sang-froid parlementaire. Au moins, nous pensons qu'il le ferait.

Et pourtant voyez l'inconséquence ! Robert Peel imite ici le fantasque docteur. Il fait la toilette d'un quartier agonisant. Des hommes souffrent et meurent, Robert Peel leur perce une rue ; ils se tordent dans les convulsions suprêmes, Robert Peel fait voter des fonds pour leur construire un square.

Si l'honorable baronnet n'était pas un homme très-sérieux, ceci pourrait passer vraiment pour une atroce plaisanterie, car, quoi qu'on en puisse dire, les maçons et les pavés ne combattent que les ruines et la boue. Or, la boue est la moindre chose, et les ruines seraient un paradis si l'on y mettait seulement un peu de pain. La misère, voilà la véritable plaie, la misère qui engendre le vice ! Pour l'éteindre, il ne suffit pas de dépenser des millions à balayer les souillures matérielles qu'elle amasse autour d'elle ; il faudrait ou une prodigue bienfaisance tout à fait en dehors de nos mœurs mercantiles et dont les avantages, du reste, se balanceraient par de nombreux dangers, ou un travail public libéralement organisé.

Mais avant tout cela et surtout, il faudrait

quelque lumière jetée dans ces épaisses ténèbres. Il faudrait rendre à ce peuple abruti l'usage de son intelligence et de son âme. Il faudrait, en soutenant le corps, moraliser le cœur...

A Londres, où nous avons tant d'associations burlesques, tant de clubs inutiles, ne se fonderait-il jamais une société dont le but soit sérieux et réellement chrétien? La négrophilie est une belle chose, la tempérance est, pour un Anglais, une vertu presque sublime; mais la charité, la charité vraie, qui ne s'émeut pas seulement aux problématiques souffrances des Hottentots et des Malgaches, la charité n'aura-t-elle point, elle aussi, un apôtre? Et devons-nous penser que les Pierre l'Ermite anglais se borneront éternellement à rassembler mille ou douze cents paysans autour d'un baquet d'eau claire pour leur faire prêter des serments d'ivrogne?

En un mot, soulèverons-nous toujours des montagnes pour arriver à des résultats moitié beaux, moitié puérils? et ne naîtra-t-il point de ce côté du détroit quelque *eccentric-man* héroïque, quelque père Mathews de la bienfaisance?

A vrai dire, nous l'espérons à peine. *L'eccentricity* a des bornes, et l'homme qui voudrait forcer la cassette de nos lords ou de nos banquiers

dépasserait par cela seul ces limites convenues pour entrer de plain-pied dans l'extravagance.

En 181., comme aujourd'hui, Saint-Giles était, par excellence, le quartier des malheureux, Point n'est besoin d'ajouter qu'à ce titre seul il eût mérité le surnom de *Petite Irlande*; mais ce surnom, qui n'a rien de métaphorique, lui vient en réalité du grand nombre d'Irlandais qui peuplent ses méphitiques celliers (*cellars*) (1). Les étages supérieurs des maisons servent d'asile à des gens nécessiteux, mais en état de se procurer, à la rigueur, ce qui est indispensable à la vie. Nous parlons ici, bien entendu, en général, car il est telle mesure pleine de la cave aux combles d'êtres humains demi-nus, qui ont oublié jusqu'au goût du pain.

M. O'Breane occupait une petite maison d'apparence un peu moins délabrée que les autres, et son faible pécule suffisait à lui assurer pour longtemps une sorte d'opulence relative.

C'était un homme de complexion faible et de caractère ardent. Il avait fondé sur son séjour à Londres tous ses espoirs de salut. Au bout d'un

(1) Dans les quartiers pauvres, les caves qui, ailleurs, servent de cuisine et d'office, sont habitées par une ou plusieurs familles.

mois, il savait à quoi s'en tenir, et dès lors un découragement profond le saisit. Une seule chose pouvait encore l'émouvoir, c'était la pensée de l'Irlande et l'espérance de repasser un jour le canal Saint-George.

Et il en arrive toujours ainsi. Aussitôt que l'Irlandais est à Londres, il regrette passionnément sa verte Erin; il rêve d'elle sans cesse; autant il désirait voir Londres, autant il est empressé de le fuir dès qu'il a respiré sa pesante atmosphère.

Mais il était trop tard. Chrétien O'Breane avait déjà trop entamé la petite somme apportée: il ne lui restait plus de quoi faire le voyage.

Mistress O'Breane, douce et laborieuse femme, dont la vie s'était passée au milieu des modestes travaux de son rustique ménage, ne voyait que par les yeux de son mari, n'aimait que lui au monde avec ses enfants, et n'avait d'autre volonté que la sienne. Sa fille Élisabeth, gaie, vive, ricuse, légère de tête et peut-être de cœur, était la joie de M. O'Breane, dont le front chagrin se déridait seulement aux sourires de la jolie Betsy. Betsy avait seize ans.

Le dernier membre de la famille, dont nous n'avons point parlé encore, était un garçon de

dix-huit ans, idolâtré par mistress O'Breane, mais que le chef de la maison n'avait point en très-grande estime. On ne peut dire pourtant que Chrétien n'aimât point son fils, car, autant qu'il était en lui, il s'était assidûment occupé de son éducation; mais l'enfant avait une tournure d'esprit étrange et dont les témérités soudaines effrayaient l'honnête Irlandais, qui regrettait amèrement parfois qu'un si beau garçon n'eût point l'esprit fait comme tout le monde.

Car en Irlande comme ailleurs les parents désirent fort ardemment que leurs enfants aient l'esprit fait comme tout le monde.

Le fils de Chrétien O'Breane se nommait Fergus. Dans Londres entier on n'eût point rencontré une tête plus artistiquement belle sur un corps plus harmonieux. Il avait, à cet âge de dix-huit ans, où la virilité n'arrête point encore le contour des lignes, cette beauté juvénile et sensuelle que le mot latin *formosus* décrit d'une manière complète et inimitable. Il avait mieux que cela. Un avenir de vigueur extraordinaire perçait sous la grâce arrondie de ses membres. Les boucles molles et jetées au hasard de ses abondants cheveux cachaient à demi un front royal, tout plein de volonté, de force, de pensée.

L'ensemble de ses traits enfin , sculptés si délicatement , que les plus charmantes ladys eussent pu en être jalouses , avait , derrière une apparence d'insoucieux courage et de rêveuse poésie , une arrière-expression d'intelligence profonde , mêlée à une fierté sans limites.

Chrétien O'Breane , le digne homme , n'avait sans doute point aperçu tout cela . L'eût-il aperçu , il s'en serait sincèrement désolé , car trop d'intelligence et de fierté est une dangereuse condition dans la vie d'un Irlandais .

Jusqu'alors , Fergus avait aidé son père dans les travaux les moins rudes de sa ferme , et , tout récemment , il avait été chargé de suivre les détails du procès intenté par l'homme d'affaires du lord . A Londres , parmi tous les métiers offerts à son choix , il prit celui de correcteur d'épreuves et entra en cette qualité dans la vaste typographie de Balderius et Mung , Oxford Street .

L'air de Londres , qui pesait si lourdement sur Mr. et mistress O'Breane , semblait au contraire avoir donné une vie nouvelle à leurs deux enfants . Betsy travaillait tant que durait le jour devant sa fenêtre en chantant bien gaïement , et , le soir venu , elle allait porter son ouvrage à l'exploitation de modes de High-Holborn . Jamais on ne

l'avait vue si contente . Quant à Fergus , il travaillait lui aussi courageusement , lisait à ses heures de repos et gagnait déjà quelque argent dès le second mois de son séjour en Angleterre .

Il était , à vrai dire , le seul soutien de la famille , car l'industrie de M. O'Breane devenait à Londres tout à fait inutile . Ainsi le plus cher espoir du digne couple était-il , à l'aide de Fergus , d'amasser la somme nécessaire pour retourner en Irlande . On emmènerait Betsy qui épouserait là-bas quelque honnête catholique ; on reprendrait une ferme , et Fergus , qui ne valait rien pour travailler la terre , et qui semblait , le pauvre garçon , pouvoir devenir bon à quelque chose lorsqu'il s'agissait de livres et autres bagatelles , resterait à Londres , où Dieu le protégerait . . .

Mais l'argent venait bien lentement . Master O'Breane fut pris à la longue du mal du pays , si mortel pour les Irlandais , et mistress O'Breane , par une mystérieuse affinité , se sentit également dépérir . Il y avait plus de vingt ans que ses joies comme ses souffrances étaient celles de son mari .

Fergus , qui avait compris tout de suite , et avec une intelligence bien au-dessus de son âge , les motifs et la portée de cette morne tristesse qui pesait sur la maison paternelle , redoubla

d'énergie. Son père eut en ce temps une vague perception de sa valeur et entrevit le trésor de force et de bonté qu'enfermait le cœur de son fils. Mais il ne fit que l'entrevoir, parce que, tout entier à ses doléances et courbé sous cette égoïste indifférence qui est au fond de la nostalgie, le vieux Chrétien ne donnait plus que peu d'attention aux choses qui n'étaient point lui-même ou la patrie.

Son caractère avait pris une teinte sombre et vindicative. En des jours plus heureux, lorsqu'il parlait de l'Angleterre, c'était bien avec l'amertume irlandaise et la haine naturelle à l'opprimé, mais cette amertume et cette haine étaient mitigées par ses préoccupations de chaque jour, et l'ardeur de son tempérament se dépensait au travail. Mais en ces heures de Londres, heures d'oisiveté forcée et de souffrances, sa rancune contre l'Angleterre s'échappait en plaintes éloquentes, dont l'énergie désespérée allait droit au cœur de Fergus.

Fergus écoutait silencieusement. Parfois, il pâlisait tout à coup, et dans son œil si doux d'ordinaire un éclair s'allumait qui faisait trembler mistress O'Breane.

Betsy, toute seule, restait gaie au milieu de

cette tristesse. Chaque jour, elle avançait de quelques minutes l'heure de porter son travail. Depuis plusieurs semaines elle semblait avoir deviné la coquetterie. Ses beaux cheveux se bouclaient maintenant avec grâce autour de ses tempes, et sa robe, autrefois si chastement agrafée, montrait, par négligence peut-être, les blanches promesses d'une gorge de vierge.

Chaque soir, avant de partir, elle consultait plus d'une fois le petit miroir suspendu au mur de la chambre commune.

Une fois, Fergus revint après sa tâche achevée, et ne trouva point sa sœur de retour. Fergus aimait Betsy passionnément.

Mistress O'Breane était inquiète. Chrétien souffrait plus que d'habitude.

On attendit. Betsy ne revenait point. Betsy ne devait point revenir.

Ce fut, dans la pauvre maison, une nuit de désespoir et de larmes. Mistress O'Breane étouffait ses gémissements; Chrétien, dont la fièvre exaltait la colère, se répandait en invectives folles et accusait l'Angleterre de la perte de son enfant.

Car le matin approchait, Betsy était perdue. Fergus gardait le silence. Il se tenait à l'écart,

pâle, les sourcils froncés, respirant à peine.

Lorsque le jour parut, il embrassa sa mère et serra la main de son père.

« Je vais chercher Betsy, » dit-il.

Il resta dehors durant tout le jour. Le soir, il revint seul, épuisé de lassitude et ne pouvant plus se soutenir.

On ne lui fit point de questions. Mistress O'Breane joignit ses mains, la pauvre mère, en tombant à genoux. Chrétien se leva sur son séant. Depuis la veille, sa fièvre avait fait d'effrayants progrès. Il y avait des symptômes de mort prochaine sur sa face livide et déjà décharnée.

« Ils m'ont tout pris! s'écria-t-il d'une voix creuse et qui tremblait de haine autant que de fièvre; tout! mon pain et mon enfant!

—Notre enfant! notre pauvre enfant! » murmura la mère désolée.

Fergus était allé s'asseoir à sa place de la veille, et, comme la veille, il gardait un sombre silence.

« Les Saxons! les Saxons! reprit Chrétien dont la voix s'embarrassait et qui gesticulait follement; spoliateurs, ravisseurs, assassins! »

Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller. Une convulsion agita le lit. Puis une voix qui

semblait sortir déjà de la tombe fit tressaillir douloureusement Fergus.

« Enfant, disait-elle, ton père se meurt; ta sœur est déshonorée. Debout! et guerre à l'Angleterre! »

Fergus se leva d'instinct à cet ordre étrange.

Un profond silence se fit.

Puis des sanglots déchirants éclatèrent. Mistress O'Breane, à demi folle, essayait de réchauffer les mains de Chrétien qui était mort.

Fergus s'agenouilla et pria.

Mistress O'Breane cessa bientôt de pleurer. Un calme extraordinaire vint éclairer son visage. Elle souleva les couvertures du lit et se coucha auprès de Chrétien.

Il y avait vingt ans qu'elle vivait de la vie de cet homme, son premier, son unique amour.

Au bout d'une heure, Fergus, qui était toujours à genoux et cachait entre ses mains sa tête brûlante, tressaillit de nouveau.

« Mon enfant bien-aimé, disait mistress O'Breane d'une voix si affaiblie qu'elle arrivait à l'oreille de Fergus comme un insaisissable murmure, ton père est mort, ta sœur est déshonorée. Moi, je vais prier pour ta sœur et rejoindre ton père... Adieu! »

Fergus poussa un cri déchirant et s'affaissa ,
écrasé par cette triple douleur.

Puis le silence régna encore , un silence
lugubre , mortel , que cette fois nul son ne vint
rompre...

VII

PREMIÈRES AMOURS.

Il faisait jour déjà lorsque Fergus O'Breane
s'éveilla de son long évanouissement , pour se
retrouver seul dans cette chambre commune ,
silencieuse maintenant et où naguère encore se
croisaient trois voix chéries ; seul en face de deux
cadavres , seul ici , et désormais seul au monde.

Fergus était bien jeune , et son cœur avait une
puissance d'aimer qui s'était dépensée tout entière
jusqu'alors dans les affections saintes de la famille.

Une immense douleur étreignit son âme, qui fléchit un instant sous cet épouvantable choc.

Mais Fergus possédait en soi une énergie encore ignorée, faute d'occasion de se produire, une force indomptable et presque surhumaine, une vigueur élastique, dont le ressort latent se roidit d'instinct contre cette première et terrible attaque du sort. Il fut étonné de se trouver vaillant en face de ce navrant malheur, et se reprocha presque le calme étrange qu'il gardait parmi cette scène de suprême désolation.

Il se remit à genoux et tâcha de prier ; mais une voix mystique vint tinter à ses oreilles et murmura les dernières paroles de son père mourant :

« Debout ! et guerre à l'Angleterre ! »

Il se releva d'un bond. La ligne gracieuse de ses sourcils se fronça violemment ; une nuance de pourpre remplaça la pâleur de son beau visage, et son œil jeta un brûlant éclair.

Ce n'était point là, et nul n'aurait pu s'y tromper, le fugitif courroux d'un enfant : c'était la haine d'un homme ; et dans cette pauvre chambre du plus pauvre quartier de Londres se formait le nuage précurseur d'une tempête qui pouvait ébranler les trois royaumes.

Fergus s'approcha du lit d'un pas ferme, et dessina lentement, du front à la poitrine, puis d'une épaule à l'autre, le signe sacré de l'oraison catholique.

« Mon père, murmura-t-il la tête haute et la main étendue, je fais serment de vous obéir. »

Il trempa ses doigts dans le bénitier suspendu à la ruelle du lit et ferma les paupières ouvertes encore de Chrétien O'Breane. Mistress O'Breane, elle, semblait dormir d'un heureux et paisible sommeil. Fergus la baisa au front et sortit pour aller chercher un prêtre.

De telles journées comptent pour de longues semaines dans la vie d'un homme. Lorsque Fergus se retrouva seul, après avoir accompagné pieusement son père et sa mère à leur dernier asile, il sentit éteinte ou assoupie en lui la fougue juvénile de l'adolescence. A sa place, brûlait au fond de son cœur une ardeur grave, sérieuse, puissante, et portée vers un but unique : l'obéissance aux dernières volontés de son père.

Dès lors commença pour lui une vie de labeur incessant. Enfant, il se prit corps à corps avec le gigantesque, sinon l'impossible.

Il étudia, soutenu par une activité patiente et chaude à la fois, les rouages compliqués de la

constitution britannique. Il disséqua le colosse afin de bien voir où était son cœur. Il essaya chacun de ses muscles, compara les mille artères qui lui portent la vie, reconnut les endroits faibles, mesura les plaies déjà saignantes qui s'ouvraient çà et là déjà sur son corps, et se fit, par la seule énergie de sa volonté, puissamment expert en ces choses de haute politique qui éblouissent souvent l'intelligence exercée des hommes d'État les plus habiles.

Et pourtant il garda le silence. Aucun pamphlet ne tomba de sa plume. Que voulait-il donc faire de sa science ?

Lui qui connaissait désormais si parfaitement les parties vulnérables, il ne fut même pas tenté de frapper, et pourtant la voix de son père mourant résonnait encore à son oreille, et, dans la solitude de ses nuits, ces mots occupaient sa veille comme ses rêves : Guerre à l'Angleterre !

En ce temps, on eût pu le voir bien souvent errer, pensif et la tête inclinée, par les allées tortueuses de Saint-James-Park. Les ladies s'arrêtaient pour regarder ce jeune homme à la beauté presque mythologique, dont la démarche lente et gracieuse contrastait singulièrement avec le pas roide et la tournure guindée des *élégants*

habitues de la promenade. Elles admiraient les délicates richesses de sa carnation, ses traits fins et auxquels on eût pu reprocher une douceur presque féminine, si l'arc aquilin de ses fiers sourcils n'eût donné à sa physionomie un caractère tout particulier de virilité hautaine.

Nul ne savait son nom. A Londres, pays du positivisme, les femmes poussent néanmoins fort loin la manie de l'étrange et du mystérieux. Ce bel inconnu, triste, solitaire, et portant sans cesse un vêtement complet de deuil, excita bientôt un intérêt romanesque. Plus d'une noble dame le suivit souvent de l'œil tandis qu'il se perdait dans les sinuosités des allées, et l'on vit parfois, du fond d'un somptueux équipage, quelque blanche coiffure s'incliner doucement, quelque brillante prunelle jeter ses feux alanguis par cette mignarde et provoquante ouverture que laissent entre elles deux paupières savamment rapprochées, et dont les longs cils se ferment à demi.

Mais Fergus passait sans voir, et toujours seul avec lui-même, au milieu de cette brillante foule; objet de l'attention de tous, il ne remarquait personne.

Car les gentlemen eux-mêmes daignaient, du haut de leur cravate, s'occuper aussi un peu du

jeune Irlandais. On l'avait vu fréquemment, appuyé contre la grille, s'absorber dans ses pensées et jeter sur le royal palais de Saint-James de longs, d'inexplicables regards. Pourquoi ce jeune homme habillé de noir, que nul ne connaissait, qui ne connaissait personne, regardait-il ainsi le palais de Saint-James ?

Tirer à cible sur le roi, sur les ministres, est à Londres une fantaisie si commune aux maniaques que la portion saine et raisonneuse des gentlemen habitués du Park ne pouvait penser autre chose, sinon que l'étranger vêtu de noir, circonstance évidemment aggravante, guettait l'instant favorable pour essayer son adresse sur Sa Majesté le roi George.

Ces gentlemen étaient en deçà du vrai. Ce n'était point un homme, si haut placé qu'il pût être, ce n'était point Sa Majesté le roi George que le jeune inconnu prétendait mettre à mort...

Fergus, du reste, ne leur donnait point plus d'attention qu'aux ladys. Sa réflexion était si profonde, l'intensité de son travail d'esprit était si grande, que ses yeux perdaient presque la faculté de voir.

Une fois pourtant il fut tiré brusquement de son incessante préoccupation. C'était dans le

Parc-Vert. Au détour d'une allée, un cri perçant vint frapper l'oreille de Fergus. Ce cri, c'était une voix bien connue et autrefois bien chère qui le proférait. Il se détourna vivement. Un équipage armorié rasait silencieusement le sable de l'allée; à la portière une gracieuse tête se penchait, qui souriait, émue.

Fergus pâlit et fut prêt à défaillir. Puis un orageux mouvement de colère ramena violemment le sang à ses joues. Il prit son élan pour courir sur la trace de l'équipage, car il avait reconnu Betsy dans cette femme luxueusement parée, et, auprès d'elle, devait être assis son ravisseur.

Mais il ne fit qu'un pas et reprit froidement sa route en sens contraire. L'instinctif besoin de vengeance qui l'avait poussé d'abord vers le séducteur de Betsy s'éteignit dans la réflexion. Son rôle était autre que de châtier vulgairement un outrage en forçant l'insulteur à payer de sa personne. Et il était déjà si avant dans ce rôle qu'en descendant au fond de son cœur il n'y trouva plus de haine contre l'homme qui avait enlevé sa sœur; de haine personnelle, bien entendu. Cette injure se fondait avec ses autres griefs. Le coupable devenait une inséparable

fraction de l'ennemi qu'il s'était fait et que lui avait désigné son père.

Une idée peut être extravagante en somme et se raisonner admirablement dans ses détails. D'autre part, il n'y a point d'idée extravagante absolument parlant, ailleurs que dans le rayon des sciences mathématiques. Le succès met en tout de la logique. On a vu des rois, dit le populaire adage, épouser des bergères. Sixte-Quint fit un pauvre métier avant de monter sur le trône papal, et le grand empereur des Français naquit si loin de la pourpre, que l'espoir d'imiter son glorieux exemple passerait par tous les pays pour une bonne et belle *extravagance*. Nous pensons que, à part la quadrature du cercle et l'alchimie, rien n'est proprement extravagant sous le soleil.

Ceci posé, chacun garde licence de prendre en pitié Fergus O'Breane et son habit noir.

Assurément, suivant toute apparence, l'œuvre à laquelle il s'attaquait était tout à fait hors de proportion avec ses forces; mais quelle proportion y a-t-il entre le grand chêne gisant, déraciné, sur le sol, et le microscopique insecte dont la dent rougeuse a patiemment miné la base du colosse?

Fergus voulait, il espérait aussi, puisque

toute volonté suppose espoir, mais il ne voyait point les choses à travers le prisme des jeunes illusions. L'obstacle à soulever lui apparaissait tel qu'il était, pesant, inébranlable et scellé au sol par de profondes racines. S'il persistait en face d'un tel obstacle, c'est qu'il avait une grande opinion de lui-même, jointe à un grand courage.

Mais il ne se pressait point, et sa patience même était un menaçant présage.

Pour ceux qui savent ainsi attendre, en effet, les événements se groupent et poussent au but par des voies détournées. Reculer, pour eux, c'est avancer souvent; c'est du moins prendre champ pour s'élançer mieux et faire un plus large bond.

La vie nouvelle de Fergus n'eût offert à l'œil perçant des plus fins observateurs aucun symptôme politique. Rien de sa pensée, extravagante ou non, ne transpira au dehors. Son existence s'écoula, pareille à celle de tous les jeunes gens de son âge qui vivent de leur travail; elle arriva comme toutes les autres à une phase amoureuse et devint un roman. Seulement, ce roman fut le premier chapitre d'une sérieuse histoire.

Il y avait un an que Fergus O'Breane était

orphelin. Il allait chaque semaine prier, vers le soir, à la chapelle catholique de Belton, où son père et sa mère avaient reçu les dernières bénédictions de l'église. Fergus était fervent chrétien. Il trouvait d'ailleurs de la consolation et du charme à remplir strictement les devoirs pieux dont la communion romaine recommande l'exercice à ses adeptes, au milieu de cette cité protestante, où les schismes se multiplient à l'infini, et où le culte, dans toutes ces sectes affublées de noms bizarres ou grotesques, affecte uniformément les sèches allures d'une roideur puérile ou glacée.

Fergus n'avait jamais aimé. Rien en lui ne pouvait faire soupçonner encore cet élément sensuel, inflammable à l'excès, cet entraînement soudain, atteignant du premier jet les limites extrêmes de la passion la plus exaltée, cette sensibilité exquise mais oublieuse, cette délicatesse de cœur unie à l'inconstance, qui devait faire de lui un homme dangereux entre tous, et qui devait joncher sa route dans la vie de plus de victimes que n'en fit jamais don Juan.

Jusqu'alors, ses mœurs avaient été austères comme sa pensée. Enfant jusqu'à la mort de son père, il avait donné depuis lors toutes ses

heures à la tâche qu'il s'était imposée. Or, à mesure qu'il étudiait pour agir, sa haine changeait de nature et devenait raisonnée d'instinctive qu'elle était. Il ne voulait plus se venger seulement pour obéir à son père : l'étude lui avait révélé les innombrables griefs de l'Irlande, et sa querelle grandissait jusqu'à se faire nationale.

Il n'y avait nulle place pour l'amour au milieu de ses graves préoccupations. Fergus oubliait les vagues aspirations qui avaient embelli ses rêveries durant les derniers mois de la vie de son père. Le malheur et la vengeance étouffaient chez lui en son germe la fièvre vive de l'adolescent qui va s'éveiller homme, et il n'était pas de taille encore à mener de front les choses du cœur et de la tête.

Un soir de printemps, au moment où, sortant de la chapelle de Belton, il tournait l'angle de Short-Gardens, un cabriolet de forme antique, traîné par un fort cheval de labour, vint se heurter violemment contre le trottoir et perdit une de ses roues. Le cheval, effrayé, s'arrêta un instant, puis s'élança de nouveau.

Un cri de femme partit du cabriolet à demi renversé.

Fergus n'avait point entendu cet appel. Son

premier mouvement l'avait porté à la tête du cheval dont l'élan s'arrêta brusquement sous l'effort de sa main robuste.

Car Fergus, qui ne connaissait pas plus ses forces que son cœur, avait, sous sa grâce élégante, la puissance d'un athlète.

A l'instant où le cheval pliait les jarrets et rougissait le mors de son écume sanglante, un homme sauta sur le trottoir et tendit ses deux bras à l'intérieur du cabriolet.

— Ne vous effrayez pas, Mary, dit-il avec émotion. Venez, venez vite, chère sœur, car cet enfant ne pourra longtemps contenir le cheval.

Celle qu'on appelait Mary ne répondit point. Le cheval, cependant, comme s'il eût compris le dédain que son maître faisait de l'enfant qui le retenait, redressa les jarrets, et tâcha de bondir en avant. Mais la main de Fergus semblait être de fer, et l'animal dompté courba la tête et demeura immobile.

En même temps, la porte de la maison formant l'angle de Short-Gardens s'ouvrit, et un groom sortit qui s'empressa de venir prendre la place de Fergus.

Celui-ci se rajusta paisiblement et reprit sa route.

« Sur ma foi ! mon jeune monsieur, s'écria le maître du cabriolet, voilà qui n'est pas agir comme il faut !... Vous voyez bien que je suis embarrassé par ma pauvre petite Mary, qui a perdu connaissance, je crois, la chère enfant, et que je ne puis courir après vous pour vous remercier... Vous lui avez peut-être sauvé la vie, après tout, et je voudrais...

— Monsieur, je vous tiens quitte de vos remerciements, répondit le loin Fergus.

— Oh ! oh ! en est-il ainsi ?... Eh bien, vous autres Anglais, vous êtes faits comme cela, je n'ai rien à dire de plus... seulement j'aurais voulu serrer la main de l'homme qui a sauvé Mary... voilà tout. »

Il y avait dans ces paroles deux choses qui allèrent droit au cœur de Fergus. D'abord, une franchise cordiale à laquelle il était bien difficile de résister; en second lieu, un fort accent écossais. Fergus n'eût point voulu toucher la main d'un Anglais.

Il revint sur ses pas, et sourit pour la première fois depuis la mort de son père, en voyant le maître du cabriolet ouvrir ses deux bras et en se sentant embrasser avec chaleur.

« Pardon, gentleman, pardon ! reprit l'Écos-

sais ; mais vous êtes un brave cœur et j'aime tant ma petite Mary !... Maintenant que je vous tiens, je veux mourir si nous nous séparons sans boire ensemble un verre de vin de France à la santé de qui bon vous semblera. Aidez-moi, je vous prie, à tirer de là ma petite sœur. »

L'Écossais avait soulevé le tablier du cabriolet et ramené vers soi une forme de jeune fille, affaissée contre l'une des parois de la voiture. Fergus ne pouvait, en conscience, refuser de l'aider un peu. Ce fut en soutenant pour moitié les pas chancelants de Mary qui avait repris ses sens, mais ne pouvait marcher encore, qu'il entra pour la première fois sous un toit étranger depuis la mort de son père.

La jeune fille fut déposée sur un sofa, dans le parloir. L'Écossais la baisa tendrement au front et se tourna vers Fergus dont il serra la main.

« Monsieur, dit-il, nous autres bons garçons de Teviot-Dale, nous ne faisons pas souvent de longues phrases. Je suis le fils du fermier de Leed, entre Annan et Lochmaben ; j'ai nom Angus Mac-Farlane ; touchez là, et si aujourd'hui, demain ou plus tard, vous avez besoin d'un ami...

— Monsieur, interrompit Fergus, dont la

réserve ne tombait pas ainsi du premier coup, ce que j'ai fait ne me paraît point mériter...

— Oh ! oh ! s'écria Mac-Farlane ; les compliments ne signifient rien, monsieur... Et puis vous ne connaissez pas Toby... Toby, c'est mon cheval... Je ne savais personne, voyez-vous, qui fût capable d'arrêter ainsi ce diable de Toby en pleine course... Duncan ! apportez du vin et des verres... et faites descendre Mac-Nab... Non, non, monsieur, il ne faut pas croire que vous ayez fait là une chose facile ! moi qui ne suis pas une femmelette, je ne voudrais pas jurer de faire plier comme vous les jarrets de Toby ! »

Angus Mac Farlane ne ressemblait guère alors au portrait que nous avons fait de lui dans le cours de cette histoire. C'était un beau garçon d'une trentaine d'années, au visage hardi, franc et joyeux. A de rares intervalles, un nuage passager qui venait assombrir son front sans motif était sans doute un symptôme précurseur de cette fièvre de la tête qui exalte et emplit de cruelles visions les cervelles écossaises, mais c'était un symptôme lointain et qui pouvait avoir une signification tout autre. A coup sûr, en ce temps de tranquillité modeste, nul médecin, si clairvoyant qu'il fût, n'aurait pu deviner la

bizarre maladie qui menaçait déjà les facultés d'Angus Mac-Farlane.

Il avait appelé Mac-Nab, son beau-frère, qui habitait Londres avec lui depuis quelques semaines, afin de faire honneur à son hôte. M. Mac-Nab avait épousé la sœur d'Angus. Nous savons de la propre bouche de Stephen, son fils, les détails de sa fin tragique, dans cette même chambre de la maison de Randal Graham, où la malheureuse Harriet Perceval devait être plus tard enlevée. M. Mac-Nab pouvait avoir le même âge que son beau-frère. C'était un homme d'aspect intelligent et distingué, mais froid. Ses manières faisaient contraste avec les façons abandonnées et le joyeux sans-gêne d'Angus. L'opinion générale lui donnait, parmi beaucoup d'autres mérites, une haute franchise et une entière loyauté, mais cette franchise était peu communicative et ne se jetait point à la tête du premier venu. Il remplissait les fonctions d'avocat près les cours de justice de Glasgow.

Quant à Mary Mac-Farlane, pour peu que le lecteur se souvienne de certain portrait suspendu entre deux fenêtres dans cette pièce d'Irish-House que nous connaissons sous le nom de « la chambre du laird, » portrait représentant

une jeune fille habillée suivant la mode de l'époque de nos dernières guerres contre Napoléon, nous n'aurons besoin d'aucune description nouvelle. Mary était en effet l'original de ce portrait merveilleusement ressemblant ; seulement Mary était encore plus jolie, plus douce, plus souriante que son portrait. Elle allait avoir seize ans.

Fergus était là depuis un quart d'heure et ne l'avait point remarquée encore. M. Mac-Nab venait d'entrer, et sur le récit d'Angus il avait adressé au jeune étranger de courtoises actions de grâce. Tout semblait être fini ; la froideur polie de Mac-Nab contre-balançait la chaude cordialité de Mac-Farlane, et Fergus, repris de son idée fixe, avait hâte de mettre fin à cette inutile distraction.

Il allait prendre congé, après avoir complaisamment fait raison au toast d'Angus, qui n'en avait pas voulu démordre, lorsque Mary quitta le sofa où son frère l'avait déposée et s'avança vers le centre de la chambre. Fergus s'arrêta, comme si une invisible main l'eût cloué au parquet. Mary prit un verre sur le plateau et y versa quelques gouttes de vin.

— Il faut me faire raison à moi aussi, dit-elle doucement ; je bois à la santé de ceux que vous aimez. »

Fergus devint pâle et fût tombé à la renverse si Mac-Farlane ne l'eût soutenu par derrière.

« Madame!... madame! murmura-t-il d'une voix que sa douleur soudainement réveillée rendait tremblante, ceux que j'aimais sont morts... et je n'aimerai plus... c'est-à-dire... je ne sais... peut-être... Je bois à vous, madame! »

Il avait saisi sur le plateau un verre qu'il vida d'un trait avec une précipitation pleine de trouble. Le sang était revenu à sa joue. Ses yeux se baissaient comme si un poids de plomb eût pesé sur sa paupière. Sa respiration haletait.

M. Mac-Nab fronça le sourcil. Mary devint toute rose et demeura, les yeux baissés aussi, en face de Fergus.

Mac-Farlane éclata de rire.

« Bien! bien! dit-il; je n'ai jamais vu un garçon aussi beau que vous, M. O'Breane... Tudieu! Mac-Nab, j'aurais voulu que vous le vissiez courber la tête de Toby comme si c'eût été un poney des Highlands... J'espère, M. O'Breane, que nous aurons le plaisir de nous revoir. »

Fergus leva les yeux sur Mary, répondit un oui à peine intelligible et se retira précipitamment.

Bien souvent, depuis un an, ses nuits se

passaient sans que le sommeil vint clore le travail continuel de son esprit. Cette nuit encore, il ne dormit point, mais ce ne furent pas ses pensées ordinaires qui présidèrent à son insomnie.

Fergus aimait. Un instant, un seul, il voulut se roidir contre ce sentiment inconnu qui envahissait à la fois son cœur et sa tête. Mais il ne lui était pas donné, si fort qu'il fût contre toutes autres atteintes, de combattre l'amour. Ce premier mouvement de résistance fut l'instinctive protestation de sa haine un instant oubliée. Puis la vengeance se tut; la lutte prit fin et Fergus se plongea tout entier, avec un abandon complet, avec une allégresse folle, dans cette première extase d'amour.

Cette nuit fut comme une révélation de sa vie à venir, vie partagée entre d'hereuléens labours et de sensuelles délices. Il apprit tout d'un coup ces rêveries passionnées, cette fougue de désirs, cette victorieuse volonté de posséder qui devaient mettre tant de molles jouissances aux intermèdes de ses batailles. Un seul regard avait allumé ses sens et son cœur. Entre l'homme de cette nuit et l'homme de la veille il y avait désormais un abîme.

Et pourtant, parmi ses aspirations enflammées, combien ce premier amour était poétique et pur ! Fergus se donnait tout entier, sans réserves, sans arrière-pensée. Jamais tendresse de page n'eut de plus infinies délicatesses. C'était un servage, c'était un culte.

Mais Fergus devait aimer ainsi toujours. Son cœur, inconstant par nature, était à l'épreuve de ces satiétés desséchantes qui sont le propre de l'inconstance. Il devait rester jeune tout en vivant vite et beaucoup ; il devait impunément dépenser les trésors de son opulente organisation. Il était au moral ce que serait un prodigue jetant l'or sans cesse en des profusions folles, et ne pouvant point parvenir à ruiner son inépuisable héritage.

Oh ! ce fut une belle nuit, et Fergus s'en souvint. Si pleine de passions profondes et vraies dans leur passagère durée que pût être, après, sa vie, cet amour était le premier amour. Sa trace devait rester au cœur, comme s'imprègne aux pores d'un vase neuf l'indélébile parfum de la liqueur versée.

Car le cœur a beau changer, sa mémoire n'a point d'inconstances. Pour mille tendresses on n'a qu'un souvenir, autour duquel les autres vol-

tigent et passent, effacés à demi, pâles, inaperçus...

Fergus passa douze heures avec son délicieux rêve.

Le lendemain, dès le matin, Angus Mac-Farlane vint le visiter. Il y a comme cela des sympathies. Mac-Farlane eût été l'ami de Fergus malgré Fergus.

Mais ce dernier n'avait garde de repousser l'amitié précieuse du frère de Mary. Entre eux, grâce à ce lieu puissant, l'intimité marcha vite. L'amour alla le même train. Mary, naïve et simple enfant, ne pouvait résister longtemps à ce beau Fergus qui avait en quelque sorte, infuse, la science de la séduction. Elle aimait comme elle était aimée, sans réserve.

Seulement elle devait aimer plus longtemps.

La maison de Mac-Farlane devint bientôt celle de Fergus. Fergus apprit tous les secrets du loyal Écossais et les motifs de sa présence à Londres. Parmi ses secrets, à lui, Fergus ne confia que son amour.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Mac-Nab gardait toujours vis-à-vis d'O'Breane, sa politesse cérémonieuse et froide ; mais, Mac-Nab, après tout, n'était pas le maître de la maison.

A part Fergus, il n'y avait qu'un seul étranger qui fût admis à voir fréquemment miss Mac-Farlane. C'était un jeune nobleman nommé Godfrey de Lancaster, qui attendait la mort de son vieux père pour devenir comte de White-Manor.

VIII

DUEL ANGLAIS.

Angus Mac-Farlane et son beau-frère Mac-Nab étaient à Londres pour soutenir un de ces inextricables procès que l'obscurité proverbiale des lois anglaises soulève sans cesse, et qu'une cour de justice juge tant bien que mal, à l'aide de poids multiples et fort divers, parmi lesquels il faut d'abord compter l'équité, puis le hasard, puis la faveur et les recommandations.

Assurément, nous n'avons en aucune façon la pensée d'accuser de vénalité la justice anglaise,

néanmoins, il faut bien reconnaître qu'à Londres l'argent gagne presque tous les procès. Que cet argent ne passe pas immédiatement dans la poche des magistrats, c'est ce qu'on ne peut nier, mais ceci importe peu en définitive. Le mal, c'est qu'un homme pauvre et dépourvu de protecteur ne puisse faire valoir les droits les plus évidents. Il est de notoriété publique qu'un certain nombre de livres sterling habilement dépensées peuvent prolonger à Londres un débat judiciaire au delà de la durée commune de la vie humaine. Le droit est ici la moindre chose. Qui s'en occupe? La forme trône, sous l'espèce d'un magistrat mal coiffé, et préside à toutes contestations. Le fond devient détail, et s'absorbe dans un luxe de formalités bizarres, dont la moindre épuîsera la bourse creuse d'un plaideur nécessaireux.

Et puis, chose incroyable, absurde, révoltante, les jugements et arrêts prennent force de loi. Tout magistrat procède par voie réglementaire. Notre jurisprudence n'est pas seulement, comme partout ailleurs, un répertoire vénérable où le juge puise des inspirations et des conseils, un guide respecté, dont les décisions pèsent un grand poids dans la balance, mais peuvent à la rigueur être discutées, modifiées, rejetées. Notre

jurisprudence est un recueil de lois particulières, parfaitement obligatoires dans leurs innombrables contradictions. Le pour et le contre y sont impérieusement ordonnés et défendus. Tout s'y trouve, l'incontestable comme l'extravagant, et parmi ce dédale, la conscience du juge flotte, irrésolue, tandis que son esprit indécis rumine un arrêt qui deviendra loi à son tour, et augmentera d'autant l'indigeste amas de notre tohu-bohu légal.

Il y a bien longtemps que d'éminents esprits caressent l'idée de nettoyer un jour ces étables d'Augias. Lord Brougham a fait entendre souvent sur ce sujet d'éloquentes et pressantes paroles, mais nous voulons gager que la fin du monde arrivera avant que notre fameux code national soit constitué.

A la moindre tentative, il y aurait émeute d'avocats, de solicitors, d'attorneys, d'huissiers, de greffiers, de massiers. Les robes noires et les perruques poudrées descendraient sur la place publique, et la corporation estimable des clercs d'avoués mettrait le feu aux quatre coins de Londres.

Il s'agissait, dans le procès d'Angus MacFarlane, ou plutôt de son père, le fermier de

Leed, d'une vaste étendue de terrains contestée par l'un des juges de paix du comté de Dumfries. Ceci était une circonstance mauvaise : un juge de paix !

M. Mac-Farlane, dont la famille avait toujours possédé ces terres, qui composaient à peu près toute sa fortune, n'avait garde cependant de céder sans combattre. Le juge de paix était riche et bien appuyé ; Angus et Mac-Nab furent envoyés à Londres, afin de suivre activement les intérêts de la famille.

Angus ne voyait qu'une chose à faire : se présenter devant le juge et déduire ses prétentions ; mais Mac-Nab, avocat et rompu aux tortueux procédés de la chicane écossaise (car nous devons dire que, sous le rapport des ténèbres, des pièges et de la mauvaise foi, les *lawyers* de Londres le cèdent encore à ceux de Glâscow et d'Édimbourg), Mac-Nab voulut se précautionner d'un appui et engager la lutte d'une manière plus égale. D'anciennes relations de famille lui ouvrirent la maison du vieux comte de White-Manor, lequel était un digne seigneur. Mac-Nab lui fit toucher au doigt la justice de sa cause, et le comte prit l'affaire sous sa haute protection.

C'était bien le moins qu'on acceptât en échange

l'honneur d'être visité de temps à autre par le fils aîné de Sa Seigneurie.

Godfrey de Lancaster se présentait ainsi sous les auspices de M. Mac-Nab. Angus ne le voyait point de fort bon œil, et Mary éprouvait pour lui une sorte d'instinctive aversion.

L'honorable Godfrey avait alors de trente à trente-cinq ans. Sa figure, assez belle, mais rougie par l'habitude des liqueurs fortes autant que par l'effet d'un tempérament sanguin à l'excès, offrait les caractères distinctifs du type saxon, reproduit avec une énergie presque brutale. L'égoïsme se lisait en grosses lettres sur ses traits écarlates, et la violence perçait sous l'enveloppe compassée que le flegme britannique met uniformément autour de toutes les physionomies.

Angus pensait que l'honorable Godfrey était amoureux de sa sœur Mary. Mac-Nab prétendait le contraire.

Fergus, lui, avait les sympathies d'Angus et l'amour de Mary.

Les choses ne pouvaient demeurer longtemps ainsi sans qu'on parlât de mariage. Mac-Nab, dès qu'il eut connaissance des prétentions du jeune Irlandais, s'y opposa de tout son pouvoir ; mais Mary jeta en pleurant ses deux jolis bras

autour du cou de son frère, qui jura que le mariage se ferait.

Fergus et Mary furent fiancés.

Il y avait entre Fergus et l'honorable Godfrey de Lancaster une antipathie naturelle, qui se traduisait de la part du premier en dédaigneux silence, et, du côté du nobleman, par de provocants regards et des mouvements de haine à peine dissimulés. Ils se rencontraient fort souvent dans la maison d'Angus, mais O'Breane avait pris l'habitude de céder la place et se retirait aussitôt qu'apparaissait l'héritier du lord. Par ce moyen, un éclat avait été jusqu'alors évité.

Le lendemain du jour où le mariage avait été résolu, la famille Mac-Farlane devait partir pour l'Écosse où l'appelaient momentanément la conduite du procès; Fergus était seul dans le parloir où il attendait Mac-Farlane. Avant que ce dernier fût arrivé, on introduisit l'honorable Godfrey de Lancaster, dont le visage en désordre annonçait une violente colère toute prête à éclater. Fergus, suivant sa coutume, prit son chapeau et se dirigea vers la porte en silence.

« Dieu me damne ! murmura brutalement Godfrey, ce rustre a du moins le bon esprit de prendre la porte de lui-même.

Fergus s'arrêta et regarda en face M. de Lancaster, qui se jeta sur le divan et croisa ses jambes avec une nonchalance affectée.

« Je pense que c'est de moi que vous parlez, monsieur, dit Fergus.

— Cela pourrait, pardieu ! bien être, jeune homme, » répliqua Godfrey.

Fergus rougit, mais ne perdit point son calme.

« Monsieur, reprit-il, à la manière dont commence cet entretien, il me semble que mieux vaudrait le continuer au dehors... »

Godfrey haussa les épaules et ne bougea pas.

« Car je suppose, poursuivit Fergus, et j'espère qu'il y a autre chose que de la lâcheté derrière votre insolence.

— Allez ! dit Lancaster qui se leva en souriant, je vous suis. »

Fergus passa le premier, et M. de Lancaster le suivit en effet en boutonnant prestement les revers de son habit.

Comme ils entraient dans la rue, Fergus voulut prendre la parole.

« Plus loin ! dit M. Lancaster qui tourna l'angle de Short-Gardens et entra dans Belton-Street. »

Fergus le suivit à son tour. Godfrey quitta le trottoir et vint se poser au milieu de la rue. C'était à cette époque encore un homme très-robuste, et la posture qu'il prit, bien connue dans Londres où le pugilat est une science populaire aussi bien qu'aristocratique, fit ressortir davantage les vigoureuses proportions de son torse.

Il n'y avait dans la rue que de rares passants affairés, qui foulaient le trottoir les mains dans leurs poches et l'œil fixé droit devant eux, comme il convient à des gens versés dans l'art de marcher en public et qui ne veulent point recevoir vingt coups de coude par minute.

« Allons, monsieur, dit Godfrey d'un ton provoquant, s'il vous plaît de continuer ici notre entretien, je suis à vos ordres.

— Il me plaît, monsieur, répliqua Fergus en s'avancant, de vous demander compte de votre brutale insolence.

— Soit, jeune homme. Je vais vous rendre mes comptes... et je serai bien trompé, pardieu ! si vous vous avisez de m'en demander jamais d'autres... Procédons par ordre : d'abord vous aimez miss Mac-Farlane, et cela ne me convient pas... Ensuite, je crois que miss Mac-Farlane

vous aime... Enfin, on m'a dit que vous alliez l'épouser.

— C'est vrai, répondit Fergus.

— Non pas!... Avant cela, jeune homme, je vous briserai les côtes.

— Monsieur! monsieur! s'écria O'Breane dont la tête s'échauffait, ma patience se lasse et je vais vous faire repentir... »

Il ne put achever, parce qu'un coup de poing du nobleman l'atteignit en pleine poitrine et le jeta violemment à la renverse.

L'honorable Godfrey de Lancaster était le meilleur élève du fameux Holmes, de Covent-Garden, qui tint pendant près d'un quart de siècle le sceptre du *ring* à Londres, et dont le portrait en pied se voit encore dans tous les public-houses où s'assemblent les boxeurs.

Godfrey se remit en garde aussitôt et sourit avec satisfaction.

Les passants s'arrêtèrent des deux côtés de la rue, sur le trottoir. Un *boxing* dans la boue est une bonne fortune qui devient rare et dont les cockneys apprécient de plus en plus le charme. Ici, le début promettait.

Fergus se releva, étourdi, furieux. Sans calculer son attaque et sans prendre plus de précau-

tion que la première fois, il s'élança de nouveau. Le bras de Godfrey, ramené à la hauteur de l'œil, se déploya. Une seconde fois Fergus roula sur le pavé, où il demeura quelques secondes, immobile et comme anéanti.

Il va sans dire que personne ne bougea pour lui porter aide. Quelques laconiques dialogues couraient seulement dans l'assistance qui augmentait sur le trottoir et envahissait déjà la rue.

« Bonjour, M. Hobson... Comment va?... Voici un jeune gaillard qu'on est en train d'assommer... Comment est votre lady?

— M. Sinclair, je vous salue... Le coup était bon... Le jeune homme a dû voir du feu... Votre lady se porte bien?

— Ce qui est sûr, c'est qu'il en a assez, je crois... Voyez, il ne bouge plus. »

Quelques mains applaudirent. Le coup était bon. Godfrey, athlète émérite, en frappant un homme tout à fait étranger à l'art du pugilat, abusait assurément de son avantage et faisait aussi positivement acte de lâcheté qu'un soldat armé de toutes pièces qui se servirait de son épée contre un ennemi désarmé; mais, à Londres, nous ne saurions trop le répéter, on ne raisonne point ainsi. Le sens de la générosité y

fait défaut à tous. Être le plus fort, voilà l'honneur; être le plus riche, voilà la gloire.

C'est au point qu'on serait fort embarrassé pour découvrir l'endroit précis où commencent les susceptibilités de nos gentlemen. A la chambre basse, un député traite son collègue de roquet et lui dit que Robert Peel le fait marcher à coups de fouet. Le collègue trouve cela tout simple et riposte au préopinant en le traitant de caniche et en l'accusant d'avoir léché la botte de John Russell. Et la chambre de rire!

En un mot, les instincts chevaleresques nous sont presque aussi complètement étrangers qu'aux Américains eux-mêmes.

Le coup *était bon*, qu'importait le reste? Godfrey ne mettait point son talon sur la poitrine du vaincu, n'était-ce pas assez de grandeur d'âme?

Cependant M. Hobson et M. Sinclair se trompaient. Fergus n'en avait pas assez. Après quelques secondes d'immobilité, il se releva. Son visage était livide, et, au milieu de cette pâleur, ses yeux rayonnaient un feu sombre.

Il ne se rua point comme naguère à la rencontre de son adversaire; il le mesura un instant du regard et s'avança vers lui à pas lents, les bras

pendants, le corps et le visage complètement découverts.

Un frémissement de curiosité courut dans l'assistance. Chacun s'arrangea pour voir mieux et ne rien perdre du dénoûment, car il était évident pour tous que l'athlète allait pouvoir choisir une partie vulnérable. Il y avait à espérer mort d'homme.

Le regard de Godfrey devint en effet attentif, et se darda, perçant, sur le point où la poitrine cède et se creuse en rejoignant l'estomac.

Fergus avançait toujours. Godfrey visa et frappa de toute sa force. L'un de ses poings attaqua la poitrine de Fergus qui rendit un son creux, effrayant à entendre; l'autre toucha la naissance du front et fit jaillir en gerbes de minces filets de sang.

A la stupéfaction générale, Fergus ne tomba point sous ce double coup. Il ne chancela point; il ne recula point. Le choc s'émoûssa sur sa chair comme s'il eût rencontré l'airain d'une colonne. L'assemblée, dont l'avidité intéressée était portée au comble, laissa échapper un sourd murmure en le voyant debout toujours et droit et ferme, avec une étoile sanglante au milieu de son front pâle.

Godfrey lui-même s'attendait si bien à le ter-

rasser encore, sinon à le tuer du coup, qu'il ne mit point sa prestesse ordinaire à ramener ses poings à sa parade. Dans sa certitude du triomphe, il oublia la règle principale, le fondement de l'art. Quand il reconnut son erreur, il n'était plus temps de réparer la faute commise. Les deux mains de Fergus, deux tenailles d'acier, se refermaient sur ses bras qu'elles broyaient.

Le nobleman pâlit à son tour, car l'haleine de Fergus lui brûlait le visage, car les yeux de Fergus, ardents et sombres, fascinaient ses yeux déjà troubles et emplis de terreur. Il voulut dégager ses bras. Impossible! La pression des doigts de Fergus, égale, continue, patiente, lassait ses efforts impuissants, et avait la ténacité de ces anneaux de fer rivés aux poignets des condamnés.

Il se vit perdu. La foule faisait silence. On n'entendait que la voix de quelques hommes de police, qui, empêchés par la cohue, tâchaient de percer la barrière humaine formée autour des combattants, et menaçaient en vain de leur baguette plombée.

Fergus semblait grandir dans sa colère. Sa belle taille se redressait avec une fierté terrible en face de son adversaire dompté. Ses traits doux

et charmants avaient pris une sauvage et implacable puissance...

Il ramena les bras de Godfrey en arrière et les lâcha tout à coup pour jeter les siens autour des reins du nobleman terrifié, qui se sentit perdre plante. L'assistance vit les traits de M. de Lancaster se contracter horriblement et entendit un sourd craquement d'os broyés. Fergus alors lâcha prise et Godfrey s'affaissa, inerte, sur le sol.

« Il est mort ! il est mort ! » cria-t-on de toutes parts.

Et la foule s'ébranla, non point encore pour secourir, mais pour toucher après avoir vu.

Ce mouvement livra passage aux hommes de police, qui, suivant la coutume de tous les gens de police de toutes les contrées de l'univers, parurent sur le lieu du désastre lorsqu'on n'avait plus besoin d'eux.

Lancaster gisait immobile. Quant à Fergus, qu'une indomptable volonté avait seule soutenu dans le dernier acte de ce drame, il s'appuyait au bronze d'un réverbère, épuisé, râlant, près de défaillir.

On le conduisit devant le magistrat, tandis que M. de Lancaster était placé sur un brancard qui

le ramena dans Portland-Place, chez son père, le lord de White-Manor.

Ceci s'était passé en plein soleil devant mille témoins.

Un mois après, Fergus O'Breane comparaisait devant le grand jury de la cour des sessions, comme accusé de tentative d'assassinat avec préméditation et guet-apens contre la personne de l'honorable Godfrey de Lancaster, héritier présomptif de la pairie de White-Manor.

Fergus était prisonnier depuis lors, parce qu'il n'avait point pu fournir caution.

C'est assurément une belle et noble prérogative du citoyen anglais que l'*habeas corpus*. Notre loi vient ici en aide à l'accusé innocent et lui épargne ces longues détentions préventives, ces mois, ces années de captivité que la justice de plusieurs pays du continent, et notamment la justice française, infligent sur un soupçon et comme à l'aveugle. Nous sommes ici évidemment en avance sur le chemin de la civilisation, et notre corps de droit, si confus qu'il puisse être, se montre exempt du moins de cette honteuse et flagrante contradiction du code français, qui, tout en proclamant bien haut que tout prévenu est réputé innocent avant sa condamnation,

commence par le jeter en prison, sauf à l'acquitter ensuite.

Mais pourquoi faut-il que chez nous l'argent soit la condition expresse et fatale de l'exercice de tout droit? Cet *habeas corpus*, tant et si justement vanté, profite au riche et laisse le pauvre dans les fers.

Le pauvre qui tâche chaque jour, péniblement et par un travail sans trêve, à gagner son repas du soir, a-t-il donc des fonds en réserve pour le cas où le hasard, l'erreur, la perfidie feraient peser sur sa tête une accusation? N'est-ce point moquerie que de lui demander alors, à lui qui a faim et qui couche sur la cendre, une caution personnelle?

Certes, il faut une garantie à la justice. Mais l'argent est-il donc l'unique, l'éternelle garantie? Le malheur appellera-t-il donc toujours d'autres malheurs, et ne se lassera-t-on point de tracer autour de l'indigent un cercle vicieux de soupçons et d'impossibilités?...

Godfrey de White-Manor avait été bien près de succomber aux suites de la terrible étreinte de Fergus! Durant la première semaine, les médecins avaient eu peu d'espoir de le sauver; mais il avait pris le dessus et entrait en convales-

cence. Godfrey appartenait à une famille puissante et il était altéré de vengeance. Autour de son lit de malade un conciliabule se forma: des gens de loi se relayèrent à son chevet; on s'entendit; on combina les faits; on ourdit une trame à laquelle Fergus, seul, malade lui-même dans sa prison, et se croyant fort de son innocence, ne devait point échapper.

Fergus subit dans sa prison un luxe d'interrogatoires, et il dut voir dès l'abord qu'on ne l'accusait pas seulement d'avoir été acteur dans une rixe accompagnée de violences. Il était jeune; il mit sa foi dans l'équité de ses juges et répondit suivant la vérité.

C'eût été pour lui une consolation bien grande que d'avoir des nouvelles de Mary et d'Angus. Mais il ne s'étonna point trop de leur silence. La famille de Mac-Farlane devait être en Écosse, et sans doute Mary et Angus ignoraient son malheur.

Il écrivit à Lochmaben; il ne reçut point de réponse.

Dans la solitude de sa prison, ses vastes plans de vengeance, un instant mis à l'écart, revinrent solliciter son esprit. La première fois qu'il tourna de ce côté les regards de son intelligence, il eut

un accès de découragement profond, car depuis plusieurs mois il avait marché en arrière plutôt qu'en avant, et son projet lui apparaissait maintenant comme un rêve insensé.

Ce fut l'affaire d'une nuit. Fergus était un de ces esprit hardis qui coulent en bronze leurs imaginations, et changent en combinaisons méditées froidement, étudiées profondément, le premier jet, téméraire et fou, de leur pensée. Son projet avait déjà des racines assez fortes en lui pour que chacune de ses faces, passagèrement oubliée, revint se présenter à son tour et subir l'examen. A mesure qu'il divisait et comptait ainsi les foudres composant le faisceau mis en réserve quelques mois auparavant, son enthousiasme lui était rendu. Il revoyait les défauts de l'armure britannique; il retrouvait ses chances d'attaque et de victoire. L'avenir s'ouvrait pour lui de nouveau, et du fond de son humide cellule, sur le grabat misérable où s'étendaient ses membres malades, il poussa, plein d'ardeur et d'espoir, son cri de bataille :

« Guerre à l'Angleterre ! »

Hélas ! quel néant d'un côté ! de l'autre, quelle colossale puissance !

Fergus n'avait même pas la liberté pour croi-

ser sa frêle épée contre la massue du géant. Ses mains, faibles qu'elles étaient, avaient en outre des chaînes, et le colosse ennemi allait l'écraser dans sa marche, l'écraser sans le voir et sans connaître la guerre déclarée, comme le paysan cheminant la nuit écrase du pied, à l'aveugle, le scorpion dont la mortelle piqure le menace.

Lorsque Fergus comparut devant le grand jury assemblé dans Old-Bailey, il n'y eut qu'une voix sur son affaire. Il fut renvoyé devant la cour.

Ce premier coup le surprit douloureusement; mais ceci n'était, après tout, qu'un préliminaire. Il avait été si brutalement attaqué; le cas de légitime défense était si manifeste, et tant de témoins avaient assisté à la querelle, qu'une condamnation lui semblait impossible.

Fergus, tout armé qu'il était contre l'Angleterre, ne connaissait pas encore tous les torts à redresser, toutes les hontes à purger. Rien n'est impossible à Londres, en fait de condamnation. Nos annales judiciaires sont les plus riches du monde entier en erreurs inexcusables et en sanglantes iniquités. Nous avons d'une part le tortueux dédale de nos lois, de l'autre le faux témoignage, organisé sur une échelle inconnue

partout ailleurs. Lord Holland n'a-t-il pas dit à l'occasion d'un procès célèbre qu'entre le tribunal de Ponce Pilate et la cour d'assises il choisirait le juge qui condamna Jésus-Christ ?

Godfrey de Lancaster et ses conseillers étaient mieux instruits que Fergus. Ils savaient que les *cellars* de Long-Lane et d'Aldergate-Street sont habités par une population famélique et misérable, dont l'unique industrie est le faux témoignage, et qui tient le parjure à des prix fort modiques, depuis un pot de gin jusqu'à huit ou dix schellings. Toutes leurs mesures étaient prises. A l'audience, un bataillon serré d'hommes achetés vint déposer que Fergus avait attaqué le fils du lord traitreusement et à main armée. Fergus croyait rêver. Il s'agitait sur son banc et criait : « Mensonge ! » Mais les témoins se succédaient sans relâche et déposaient tous dans les mêmes termes.

« Mensonge ! mensonge ! » répétait machinalement Fergus.

L'huissier criait silence et l'attorney du roi avait peine à contenir l'indignation soulevée en lui par l'effronterie des dénégations de l'accusé.

Quant aux gentlemen jurés, ils tuaient le

temps de leur mieux, et combinaient le menu de leur repas du soir.

Un dernier témoignage vint porter à l'accusé le coup de grâce.

L'homme qui l'apporta était une sorte de mendiant, âgé d'une vingtaine d'années, et dont toute la personne présentait le plus repoussant aspect. Ses cheveux rudes et touffus à l'excès rejoignaient presque ses sourcils, dont les poils hérissés cachaient un œil cauteleux et méchant. Tous les penchans ignobles et mauvais se lisaient sur cette physionomie dont un sourire hypocrite et bonhomme complétait l'ensemble, faux jusqu'à la perfidie, bas jusqu'à l'abjection.

Il s'avança vers le tribunal d'un pas saccadé, inégal, et dont chaque enjambée disloquait tous ses membres. Arrivé devant la barre, il salua le juge, les assesseurs, l'alderman, les jurés, le greffier, l'attorney du roi, les avocats, l'auditoire et le constable qui l'avait amené.

« Oh ! vos honneurs, dit-il avant qu'on l'interrogeât, mes bons lords, je jure sur l'évangile et sur tout que je sais la vérité... Dieu ait pitié de moi à l'artifice de la mort ! Je vais dire toute la vérité... Vos honneurs m'ont condamné hier à la déportation pour une pauvre douzaine de

foulards qu'on a trouvée dans ma poche... Mais je ne me plains pas, mes bons lords!... La vie est durement chère à Londres, et je trouverai peut-être là-bas, comme on dit, de l'autre côté de l'eau, à gagner honnêtement mon pauvre pain... Oh! oui! je n'ai point d'intérêt à tromper la justice, et je connais bien Fergus O'Breane, le scélérat!...

Fergus voulut répliquer. L'huissier cria : « Silence! »

« C'est cela, dit le témoin, faites-le se taire, le brigand!... Oh! vos honneurs, est-il possible d'avoir l'âme assez noire pour assassiner le fils d'un lord! d'un lord qui a des millions de livres sterling!... Je le connais, allez! Il demeurerait dans Saint-Giles avec son brigand de père!...

— Misérable! s'écria Fergus d'une voix tonnante.

— Faites-le taire! reprit le témoin, ou il va mentir comme un mécréant qu'il est... Il demeurerait dans Saint-Giles avec sa mère et sa sœur, une mendicante dont lord Fitz-Allan, que Dieu bénisse sa seigneurie! a fait une belle dame avec des diamants et des cachemires... »

Fergus laissa échapper un sourd gémissement.

« Et bien souvent, poursuivit le témoin,

sachant que j'étais un pauvre homme, il m'a proposé plein mon chapeau de couronnes si je voulais donner un coup de couteau au fils du lord.

— Sur mon salut! s'écria Fergus, je n'ai jamais parlé à ce malheureux!

— Silence! dit l'huissier.

— Oh! que si, vos honneurs, reprit encore le témoin, qui tâcha d'appeler sur son laid visage une expression de candeur; le brigand m'a parlé, aussi vrai que mon nom est Bob-Lantern... et c'est le nom d'un pauvre bon garçon, mes chers lords! Il y a bien longtemps qu'il guettait le moment de faire son coup, et plus d'un honnête compagnon a passé pour moins que cela par les mains de Jack Ketch (le bourreau), j'en jure sur la Bible et sur tout, mes lords! »

Bob-Lantern s'en alla s'asseoir et cligna de l'œil en regardant l'avocat de Godfrey. Celui-ci lui fit un signe de tête protecteur. Le jury déclara Fergus coupable à l'unanimité, et l'arrêt qui le condamna à la déportation fut regardé comme un acte de clémence; car, manifestement, il méritait d'être pendu.

Fergus sortit de l'audience, en proie à une sorte de torpeur. Il ne mesura point la portée du coup, tant la surprise engourdisait ses fa-

cultés. De retour dans sa prison, une fièvre violente s'empara de lui. Il perdit le sentiment de son malheur.

Quand il s'éveilla de ce long sommeil de son intelligence, plusieurs semaines le séparaient déjà du jour de sa condamnation. Il était en rade de Weymouth, sur le *hulk* (ponton) le *Cumberland*, prison flottante destinée aux déportés sur le point d'être embarqués pour l'Australie.

IX

LES PONTONS.

Fergus O'Breane était étendu sur une couchette étroite et inclinée dans une galerie basse d'étage et toute pleine de lits semblables au sien. De distance en distance s'échelonnaient des sentinelles, en costume de matelots, qui portaient le coutelas nu à la main.

Le lit de Fergus était placé près d'un sabord, mais il tournait le dos à la lumière et ne pouvait, en ce premier instant lucide, avoir aucune idée du lieu où il se trouvait.

La première figure qu'il aperçut à son chevet le fit douter de la réalité de tout ce qu'il voyait. Cette figure était celle de l'odieux mendiant dont le faux témoignage avait déterminé sa condamnation. Fergus cacha son visage entre ses mains pour chasser cette apparition de triste augure, et fit appel à ses souvenirs. Mais ses souvenirs se mêlaient confusément, et une brume épaisse emplissait sa mémoire. Il avait la vague conscience d'un malheur et n'eût point su définir l'espèce ou l'étendue de ce malheur.

« Je ne sais... je ne sais ! murmura-t-il avec fatigue. Peut-être ai-je perdu la raison !... »

— Oh ! que non pas, mon joli jeune monsieur, répondit la voix de Bob, qui fit tressaillir le malade sous sa grosse couverture de laine grise; vous avez seulement eu une petite fièvre de rien, avec quelque chose comme un peu de délire pendant un mois à six semaines... voilà tout. »

Fergus rouvrit les yeux et ne put retenir un mouvement de dégoût en voyant le crasseux visage de Bob-Lantern sourire à quelques pouces du sien.

Bob avait déjà dans ce temps des dispositions à devenir un philosophe. Il vit le mouvement, comprit et ne se fâcha point.

« Je conçois ça, reprit-il, mon joli garçon, je conçois ça. Ma figure vous donne mal aux nerfs à cause de l'histoire de Old-Court... »

— Old-Court ! » répéta machinalement Fergus.

Puis, sa mémoire s'éclairant tout à coup, il poursuivit avec une soudaine violence :

« C'est toi, misérable !... Je me souviens ! »

Il essaya de se jeter hors de son lit ; mais Bob, qui s'était levé fort tranquillement, le contint sans grande peine.

« La, la ! dit-il, mon joli monsieur, je conçois ça... Mais tenez-vous en repos... Voilà quinze jours que je suis votre garde-malade, et Dieu sait si j'observe comme il faut les ordonnances du jeune docteur Moore, l'aide-chirurgien du ponton... »

— Nous sommes donc sur un ponton ? s'écria Fergus.

— Sur le plus beau ponton de la rade... le *Cumberland*... qui fut démâté à la Hogue... Ah ! M. Moore sait l'histoire du *Cumberland* !... et c'est un jeune gaillard qui ira loin !... Je vous disais, mon joli garçon, que pour mes peines et soins j'ai bien mérité le pardon d'une pauvre plaisanterie... Bien, bien, M. O'Breane ! Je sais que vous allez vous récrier... Mais, écoutez

donc ! La vie est si durement chère ! Le fils du lord m'avait fait donner une livre...

— Et c'est pour une livre, malheureux !...

— Je tâchai bien d'avoir davantage, mais Gilbert Paterson est un matois compère... D'ailleurs, je ne mentais pas tout à fait. J'ai bien connu dans Saint-Giles M. Chrétien O'Breane, le digne homme... et mistress O'Breane, la sainte dame !... et la petite demoiselle... et vous aussi, mon joli garçon... Tout cela m'a souvent fait l'aumône lorsque je jouais l'épileptique sur le pavé de Bainbridge-Street... Ah ! ah ! je parie que vous vous souvenez de l'épileptique ? C'est un fameux métier, voyez-vous, M. O'Breane... »

Bob s'interrompit brusquement et reprit d'un air piteux :

« Mais on a durement froid, l'hiver, dans les ruisseaux de Saint-Giles, après tout, et c'est bien le moins qu'on y gagne son pauvre pain. »

Fergus était bien faible. Sa récente colère avait suffi à le briser. Il n'écoutait plus guère, et les paroles de Bob-Lantern arrivaient à son oreille comme un murmure indistinct et confus. Celui-ci s'en aperçut et prit son bras qu'il serra pour éveiller son attention.

« Mon joli monsieur, poursuivit-il, écoutez-

moi bien. Quand un service ne me coûte rien à rendre, j'oblige volontiers mon prochain... et d'ailleurs avec vous je me suis payé d'avance, comme vous pourrez le voir lorsque vous aurez la force de compter votre bourse... Voici ce dont il s'agit. Vous êtes ici sur le *Cumberland*, à deux lieues de la côte, et sous peu de jours vous serez embarqué sur le *bay-ship* (1). Une fois là, pas moyen d'en sortir... mais, tant que nous restons en rade, il y a de la ressource... M'écoutez-vous ? »

Fergus fit un signe de tête affirmatif.

On entendit au même instant un bruit de pas et de voix à travers le plancher supérieur.

« Les voilà qui reviennent ! continua Bob. Ma faction est finie et je n'ai que le temps de vous faire la leçon... Vos camarades de chambre ont envie de revoir le pays et craignent le mal de mer... Ils font un trou là, derrière votre couchette... Vous les gênez si vous n'êtes pas avec eux ; quand on les gêne... »

Bob termina sa phrase au moyen d'une pantomime éminemment expressive.

« Pour éviter tout désagrément de ce genre,

(1) Navire qui transporte les condamnés à la Nouvelle-Galles du Sud.

reprit-il, le meilleur moyen est de passer pour un initié... ce n'est pas difficile... nous ne nous connaissons pas les uns les autres... Dès qu'on verra que votre tête est revenue, on vous dira... souvenez-vous bien de ceci... *Gentleman of the Night!*... histoire de savoir si vous êtes des bons... Répondez sans hésiter : *Son of the family*, et dormez sur les deux oreilles. »

Une échelle qui communiquait de l'entre-pont au pont se prit en ce moment à osciller sous le poids de nombreux condamnés qui commencèrent à descendre par l'écouille.

Les gardes qui, en l'absence des condamnés, s'étaient réunis et causaient, reprirent précipitamment leurs postes. Celui qui se plaça le plus près du lit de Fergus était un énorme garçon, énorme en longueur du moins, dont les bras et les jambes sortaient, osseux et maigres, de ses vêtements notablement trop courts. Ce grand garçon avait une fort honnête figure et portait sur tous ses traits l'apparence d'un complet repos d'esprit.

La nuit tombait. Les condamnés, après une prière en commun, lue par une manière de ministre qui éteignit sa pipe pour la circonstance, plièrent soigneusement leurs vestes et se mirent

au lit. Quelques minutes après, le capitaine, suivi d'un officier et d'un chirurgien, vint faire sa ronde.

Le chirurgien était M. Moore, jeune *physician* de grande espérance. Tel nous l'avons vu après vingt ans écoulés, tel il était alors. Seulement son front se couvrait d'une abondante chevelure, ce qui donnait de l'ampleur à la partie supérieure de sa tête, et lui ôtait pour un peu cette face « en poire » étroite en haut, large aux mâchoires, qui dépara plus tard si énergiquement la régularité intelligente de ses traits.

La ronde s'arrêta devant la couchette de Fergus et M. Moore lui tâta le pouls.

« N'a-t-il point parlé ? demanda-t-il à Bob.

— S'il n'a point parlé, Votre Honneur ? répondit celui-ci d'un air innocent ; il a parlé de toutes sortes de choses, oh ! oui... de jolies filles et de bonnes pommes de terre avec de l'ale...

— Le délire... » murmura le capitaine.

Moore fit signe au grand garçon vêtu d'habits trop courts de s'approcher ; celui-ci prit incontinent une pose militaire, et s'avança en tirant son jarret étique et en mesurant mathématiquement son pas.

« Avez-vous entendu parler cet homme ? lui demanda Moore.

— Cet homme, tonnerre du ciel ! répondit le bon Paddy O'Chrane qui était alors dans toute la fleur de sa jeunesse ; je n'écoute pas, ou que la foudre me brûle ! ce que peuvent dire ces brigands maudits, les pauvres diables.

— Cet homme a dû parler et parler raisonnablement, reprit Moore. La crise de ce matin l'a sauvé.

— Tant mieux ! dit le capitaine. Cela fera un de plus. »

Il faut savoir que la loi anglaise, qui laisse mourir de faim les ouvriers honnêtes, a des entrailles de mère pour les criminels. Un chirurgien serait bien mal venu à réclamer une prime quelconque pour avoir sauvé un tisserand de soie de Spitalfields ou un lighterman des docks de Londres ; mais s'il s'agit d'un voleur émérite, condamné à la déportation, la chose devient bien différente. Il y a une prime pour le docteur et prime pour le commandant du ponton.

Ceci nous explique la joyeuse exclamation du capitaine.

L'officier qui accompagnait le commandant avait jusqu'alors éprouvé à l'aide d'un maillet les parois du ponton entre chaque couchette. On aurait pu remarquer que M. Moore se plaça dès

l'abord à la tête du lit de Fergus et y demeura tout le temps de la visite, masquant ainsi la portion de paroi située entre le lit du malade et celui de son voisin de droite.

La ronde s'éloigna et l'officier ne toucha point le bois du ponton à cet endroit, soit par courtoisie pour le docteur, soit parce que l'état de Fergus ne permettait guère de penser à une tentative d'évasion de sa part.

On entendit le maillet retentir périodiquement, puis la ronde remonta sur le pont.

Bob avait gagné sa propre couchette, après avoir reçu les cordiales malédictions du matelot Paddy. Un infirmier vint apporter à Fergus un breuvage ordonné par M. Moore. Quand il fut parti, le silence s'établit dans l'entre-pont.

Cela dura une demi-heure environ. Le vaste dortoir était éclairé par quelques lampes suspendues à l'étage supérieur et dont la lueur insuffisante laissait tous les objets dans un tremblant demi-jour.

Les gardes, au nombre de quatre, se promenaient lentement dans la circonscription livrée à leur surveillance.

Fergus ne dormait pas ; mais la potion qu'il venait de boire engourdissait jusqu'à un certain

point son esprit et son corps. Il reposait, tout en conservant la conscience de ce qui se passait autour de lui. Au bout d'une vingtaine de minutes, il entendit un imperceptible bruissement de fers sous les couvertures du lit de son voisin de droite, lequel était un homme vigoureux et de mine résolue, comme Fergus avait pu le remarquer lors de l'arrivée des condamnés dans l'entre-pont. Ce bruit n'avait rien d'extraordinaire dans un lieu où plus de cinquante captifs dormaient avec leurs fers aux pieds et aux mains ; cependant il frappa une autre oreille que celle de Fergus, car le long matelot Paddy s'écria avec humeur :

« Jack, fils de Satan, triste rebut de Newgate, mon ami, que je sois damné si vous n'êtes pas le plus bruyant coquin que je connaisse... Et je connais bien des coquins, Jack, Dieu me punisse !... Écoutez-moi, drôle abject, éternelle damnation ! Que diable ! si vous ne finissez pas, il y aura pour vous vingt-cinq coups d'étrivières... ni plus ni moins, Jack, ou que je sois pendu comme vous le serez quelque jour, mon camarade ! »

Paddy O'Chrane avait prononcé ces paroles à voix haute. Pendant qu'il parlait, le bruit de fers augmentait, loin de se ralentir. C'était au

point qu'on aurait pu croire que la harangue du maigre gardien n'avait d'autre objet que de couvrir ce même bruit.

Il appuya ses derniers mots d'un geste qui pouvait bien être une menace, mais qui eut pour résultat direct de faire tomber sur le lit de Jack un objet qui scintilla aux lueurs intermittentes des lampes. Jack saisit prestement cet objet et se laissa glisser sur le plancher. Ses fers restèrent sous sa couverture.

Il s'avança en rampant jusqu'à la couchette de Fergus. Paddy avait repris sa paisible promenade.

Fergus ne bougeait pas. Pendant une heure environ, à dater de ce moment, il entendit derrière lui, à quelques pouces seulement de son oreille, le grincement sourd d'une scie maniée avec d'innombrables précautions. Au bout de ce temps, le sifflet du contre-maitre retentit sur le pont supérieur. Jack regagna vivement son lit et se coula sous ses draps. L'objet brillant qui avait frappé déjà les regards de Fergus scintilla de nouveau sur la laine grise de la couverture. Le mineur et long bras du gardien se tendit et l'objet disparut.

Au même instant, quatre matelots descendi-

rent par l'écouille. Ils venaient relever les sentinelles.

« Tom, mon camarade, tempêtes ! dit Paddy O'Chrane à son successeur, je vous recommande ce dangereux coquin, cornes du diable ! de Jack Oliver, nous serons damnés, Tom !... S'il bouge, souvenez-vous que je lui ai promis vingt-cinq coups d'étrivières... Et là-dessus, bon quart, Tom, que Satan nous brûle ! »

Le lendemain, les choses se passèrent exactement de même. Le jeune docteur Moore servit encore d'écran à la paroi du ponton située à droite du lit de Fergus, durant la visite du capitaine, et le maillet de l'officier fit partout son devoir, excepté là. Bob-Lantern, qui remplissait à bord le rôle d'infirmier, emploi fort convenable à son caractère miséricordieux, fut sans doute retenu auprès d'un malade plus pressé, car il ne parut point au chevet de Fergus.

Quand la nuit fut venue, le matelot de garde placé au poste occupé la veille par Paddy O'Chrane se montra aussi peu clairvoyant que ce dernier, car le voisin de gauche de Fergus put exécuter une manœuvre exactement semblable à celle de Jack Oliver. Il passa en rampant sous la couchette d'O'Breane qui feignait de dormir profon-

dément, et pendant plus d'une heure le grincement sourd de la scie se fit entendre à quelques pouces de son oreille.

Cela dura plusieurs semaines. Fergus se remettait rapidement. Les soins ne lui manquaient pas. Sa nourriture était bonne et saine ; on le laissait prendre l'air sur le pont tant qu'il voulait.

Fergus, ne l'oublions pas, était une tête d'homme dans ce troupeau humain. Il représentait une prime. C'était la prime qu'on soignait, qu'on choyait, qu'on laissait humer le bon air sur le pont.

Bob-Lantern ne se montrait plus guère, parce qu'il était retenu dans la seconde batterie, où les malades affluaient. Fergus n'avait garde de regretter son absence, car la vue de ce patelin et incurable pendard agaçait ses nerfs irritables et lui enlevait le repos dont sa convalescence avait un si grand besoin.

Toutes les nuits, à tour de rôle, Jack et le voisin de gauche, qui avait nom Randal Grahame, se relayaient sous les yeux du gardien pour avancer d'autant le percement du ponton. Ce Randal Grahame était un personnage assez remarquable et tranchait assez énergiquement au milieu de cette armée de scélérats stupides ou infâmes, qui

encombraît le ponton depuis la cale jusqu'à la batterie haute. C'était un homme de trente ans, portant sur son visage allongé outre mesure cette pâleur particulière aux gens dont les cheveux sont roux. Ses yeux bleus, à fleur de tête, recevaient en plein la lumière et n'avaient pour abri que l'arcade frontale, peu développée et plantée seulement, sur la ligne du sourcil, de poils rares et incolores. Le bas de sa figure, au contraire, malgré ce règlement du bord qui veut que chaque prisonnier soit rasé tous les jours, disparaissait presque sous une moisson barbue, sans cesse coupée et sans cesse renaissante, dont les tiges avaient la dureté du chiendent. Ses traits étaient du reste aquilins et purement dessinés, il y avait de l'intelligence et surtout de la volonté dans la courbe de son front, autour duquel se bouclaient ses cheveux d'un rouge d'acajou, et l'ensemble de sa physionomie ne manquait pas d'une certaine distinction. Randal était un montagnard d'Écosse. Il avait été condamné à quinze ans de déportation par la cour de Glasgow pour vol à main armée sur un grand chemin.

Fergus avait remarqué ce condamné en une circonstance fort commune sur les pontons, à bord du *bay-ship* et même dans la Nouvelle-

Galles du Sud : nous voulons parler de la peine du fouet ou des étrivières, infligée aux pensionnaires de Sa Majesté qui se montrent récalcitrants. Randal s'était rendu coupable de quelque faute contre la discipline, et l'un des midshipmen lui avait signé un bon au porteur de cinquante coups de lanière.

D'ordinaire, lorsque cette punition est infligée, le patient remplit l'air de ses cris et se débat sous le fouet en des convulsions désespérées. Randal, lui, se coucha sur le ventre, comme c'est la coutume, et tendit ses reins nus à l'exécuteur.

L'exécuteur était un lascar à mine sauvage, dont le bras musculeux semblait une étude de bronze.

Il frappa. Chaque coup laissait une trace bleuâtre sur la peau de Randal, qui ne bougeait pas, qui ne criait pas. Le sang coula bientôt. Au cinquantième coup, que le lascar sangla en poussant un soupir de fatigue, les reins de Randal ne présentaient plus qu'une large plaie.

Il se releva, prit la lanière dans les mains du lascar et l'examina durant quelques secondes attentivement. Son visage gardait un calme extraordinaire et n'avait point perdu cette pâleur

transparente et sous laquelle se montre un fugitif reflet, couleur de brique, teint d'une extrême délicatesse, que rougit la moindre émotion, et dont Vandyck a laissé une immortelle et frappante reproduction dans son portrait peint par lui-même.

A cette occasion, le long matelot Paddy O'Chrane prit le diable à témoin, le diable et ses cornes, qu'il disait la vérité en mettant Randal Grahame à la première place parmi les scélérats les plus endurcis.

Quoi qu'il en soit, Randal remit tranquillement la lanterne sanglante au lascar, demanda de l'eau et se lava lui-même.

Depuis ce jour, Fergus avait pris une sorte de sympathie pour cet homme dont l'énergie avait soutenu si victorieusement une épreuve où les plus courageux faiblissent. Néanmoins, cette sympathie était tacite aussi bien qu'irraisonnée. Fergus et Randal ne s'étaient jamais parlé.

Un soir c'était Paddy O'Chrane qui était de faction et c'était au tour de Jack Oliver de travailler. Jack se mit en besogne comme d'habitude dès que le long matelot lui eut jeté l'instrument d'acier que Fergus avait vu scintiller sur les couvertures la première nuit de sa convales-

cence. Mais Jack ne travailla pas longtemps ce soir-là. Au bout d'une demi-heure à peine, le bruit sourd de la scie cessa tout à coup.

« Paddy ! Randal ! Roberts ! » cria Jack dans un moment de joie folle, le trou est fait.

— C'est bon ! répondit Randal avec indifférence ; laisse-moi dormir.

— Jack, misérable coquin ! s'écria Paddy O'Chrane qui déchargea un énorme coup du plat de son coutelas sur la couchette vide d'Oliver ; ne peux-tu dormir comme un chrétien, que Dieu me damne, sans rêver tout haut et bavarder, je me donne au diable ! comme un demi-cent de commères ?...

— Il a parlé d'un trou..., » dit l'un des gardiens d'un air soupçonneux.

Paddy déchargea un second coup sur le lit où Jack aurait dû être.

— Satan nous brûle ! Peter Bridgewell, il a parlé de trou, triste sot, mon ami, je pense que vous pouvez avoir raison.

— Peut-être ont-ils percé..., voulut interrompre le gardien.

— Peut-être, comme vous dites, Bridgewell, je souhaite que le démon nous étrangle !... Mais si vous faisiez attention à vous, Peter, tonnerre

du ciel ! vous verriez que Tom Bence vous a volé votre mouchoir dans votre poche, pendant que vous me regardiez avec des yeux d'oison étonné, que je sois pendu et vous aussi ! »

Jack profita du mouvement que fit Bridgewell en cherchant son mouchoir, pour se couler prestement sous ses couvertures.

Le lendemain, à l'heure de la promenade sur le pont, l'œil le plus exercé n'eût pu saisir aucun signe d'agitation parmi les condamnés. Cependant l'évasion était résolue et fixée à la nuit suivante. Bob-Lantern, qui ne s'était point montré de la semaine, reparut tout à coup ce jour-là.

« Oh ! mon joli monsieur, dit-il à Fergus, que vous voilà redevenu vaillant ! M. Moore est un habile homme. »

Il fit mine de s'éloigner, mais, saisissant un moment où personne ne l'observait, il s'approcha de Fergus et lui glissa rapidement ces paroles :

« C'est pour cette nuit... Si on ne vous tue pas, vous vous sauvez, et on ne vous tuera pas si vous donnez le mot d'ordre. »

Se sauver ! revoir l'Angleterre, Mary ! se retrouver à la fois en face de ses amours et de l'adversaire que cherchait son implacable haine !... Fergus voulut interroger Bob, mais Bob était

une anguille qu'on ne saisissait point aisément. Fergus l'aperçut deux ou trois fois sur le pont, souriant aux uns, tournant autour de la poche des autres, et ne put jamais réussir à le joindre.

Il alla s'asseoir contre les bastingages et tourna son regard vers la côte dont les profils bleuâtres se détachaient sur le gris mat du ciel britannique. Depuis quinze jours, toutes ses idées étaient revenues, idées de tendresse et de vengeance. deux préoccupations se combattaient en lui et laissaient son esprit faible encore. Il aimait Mary, autant qu'un homme ardent et jeune et vierge de tout attachement peut aimer une femme. L'inconstance de son caractère ne pouvait influencer l'entraînement de cette première passion, puisqu'il ignorait lui-même encore cette inconstance. Il se croyait lié pour la vie et mettait tous ses espoirs de bonheur en Mary. L'idée qu'on pût devenir froid et oublier après avoir aimé si chaudement lui eût semblé alors mensonge ou folie.

Mais sa haine était bien forte aussi ; sa haine demeurait entière, inébranlable, parmi les suaves rêveries de son amour. Ses récents malheurs et l'injustice de cette société brutalement inique, dont l'arrêt le rejetait meurtri, malgré son innocence, dans les rangs des plus éhontés scélérats,

ajoutaient des motifs personnels à sa passion de vengeance, et, plus que jamais, du fond de son cœur, s'élevait, menaçant, le cri de Chrétien O'Breane à l'agonie : Guerre à l'Angleterre !

Toutes ces pensées roulaient confusément dans son cerveau, tandis qu'il regardait la côte. Il ne s'apercevait pas qu'un groupe de déportés s'était insensiblement formé autour de lui et le séparait complètement des sentinelles échelonnées sur le pont.

Ceux qui le serraient de plus près étaient Randal Grahame et Jack Oliver, celui-ci cachait sous sa chemise un couteau de table aiguisé.

« Voilà un beau garçon qui n'est pas bavard, dit de loin Tom Bence ; Jack, mon ami, tâche de voir un peu de quelle couleur sont ses paroles. »

Fergus leva les yeux et tressaillit en se voyant ainsi cerné. Son premier mouvement fut de chercher une issue, mais Randal lui tenait déjà les deux bras par derrière. Il se souvint alors de la dernière recommandation de Bob et eut comme une vague idée de ces paroles prononcées à son chevet par le mendiant le jour où il s'était éveillé de son délire, mais ces paroles lui échappaient d'autant mieux qu'il tâchait davantage à les saisir.

Jack Oliver se planta devant lui.

« Si tu bouges, tu es mort, dit-il en posant la pointe de son couteau sur le cœur de Fergus ; si tu cries, je te tue !... Voyons si tu sais parler en bon anglais, *gentleman of the Night* ? »

Fergus hésita, bien que cette demande rafraîchît ses souvenirs et lui mit sa réponse, comme on dit vulgairement, sur le bout de la langue.

« Allons, Jack ! » dit Tom Bence.

Oliver fronça le sourcil, mais, à ce moment même, Fergus se sentit serrer le bras par derrière, et la voix de Randal murmura quelques mots à son oreille.

« *And son of the family!* » répondit-il aussitôt.

Oliver remit prestement son couteau sous sa chemise.

« Tiens ! tiens ! dit Tom Bence, tout est pour le mieux, car on aurait eu de la peine à le faire disparaître comme il faut... Mais du diable si je n'ai pas cru... »

— Il y a tout de même des choses durement étonnantes ! fit observer Bob en exécutant une heureuse tentative de soustraction dans la poche de Tom Bence, d'où il retira le mouchoir de Peter Bridgewell.

— Séparez-vous, Dieu nous punisse, rebuts de

Newgate ! cria de loin le matelot O'Crane ; je veux être pendu , comme vous le serez tous jusqu'au dernier quelque jour , si les écrivains ne jouent pas avant ce soir ! »

Les déportés se dispersèrent. Randal seul demeura appuyé contre le plat-bord , auprès de Fergus. Celui-ci voulut le remercier ; car c'était Randal qui lui avait soufflé la réponse au mot d'ordre.

Mais à peine O'Breane eut-il ouvert la bouche que l'Écossais lui jeta un regard d'indifférence glacée et tourna le dos pour s'éloigner lentement.

La nuit venue , la ronde eut lieu comme à l'ordinaire , et Fergus remarqua que les gardiens étaient cette fois tous les quatre de ceux qui se relayaient d'habitude devant sa couchette et jetaient la scie soit à Oliver , soit à Grahame.

Dès que la ronde fut partie , il se passa une scène fort extraordinaire. Quatre déportés quittèrent leurs lits et s'approchèrent des gardiens qui tirèrent eux-mêmes de leurs poches de fortes cordes à l'aide desquelles ils se laissèrent lier solidement.

« Tonnerre du ciel ! murmura , pendant qu'on le garrottait , le maigre et digne matelot

Paddy , je veux être pendu , et , Satan me brûle ! j'en prends le chemin , tempête ! si la *Famille* ne nous doit pas de bonnes rentes pour un si beau coup !... Serre plus fort , Jack , fangeux coquin , mon brave compagnon !... Et maintenant , détalez , vile sequelle ! Il y a un canot qui vous attend à la bouée... Bon voyage , Dieu nous damne tous !... et que le diable vous emporte ! »

Les quatre gardiens se roulèrent en tous sens sur le plancher , sans doute pour mettre de la poussière à leur uniforme et faire croire à une lutte désespérée , puis l'évasion commença.

On retira la partie sciée de la paroi du ponton avec des précautions infinies. Trente condamnés étaient déjà à la mer qu'aucun bruit révélateur ne s'était fait encore. Il ne restait plus dans l'entre-pont qu'une dizaine d'hommes , malades ou ne sachant point nager , Randal et Fergus.

« Allons ! mille misères ! dit O'Crane , dépêchez-vous ! les cordes m'entrent dans la chair ! »

Fergus mit sa tête dans l'ouverture. Randal l'arrêta par derrière.

« Où allez-vous ? » demanda-t-il.

Fergus , étonné de cette question , demeura sans réponse.

« Vous allez chercher, reprit lentement Randal, ce que vous aimez et ce que vous haïssez... Je sais votre histoire, votre amour qui est celui de tout le monde, vos espoirs de haine, qui sont ceux d'un grand homme ou d'un fou.

— Et comment le savez-vous ? dit Fergus qui ne connaissait nul confident de sa pensée.

— Vous aviez déjà le délire à Newgate, répondit Randal, et j'étais votre compagnon de cachot... Écoutez-moi... Mary Mac-Farlane, votre maîtresse, est la femme de l'honorable Godfrey de Lancaster... »

Fergus s'appuya, tremblant, à sa couchette.

« Dites-vous vrai ? murmura-t-il.

— Je dis vrai... Je suis du pays de Mac-Farlane et je connais le noble Angus tout aussi bien que vous... Voilà pour votre amour. Quant à votre haine, il faut des monceaux d'or pour combattre l'Angleterre, et à Londres, où vous devrez vous cacher, c'est la misère qui vous attend !

— Dépêchez-vous, coquins stupides ! » cria Paddy.

Fergus fit encore un mouvement pour s'élaner à la mer. Randal l'arrêta une seconde fois.

« N'allez-vous donc point vous sauver vous-même ? demanda Fergus.

— Non. Il me faut de l'or, à moi aussi... J'ai ma haine qui ressemble à la vôtre comme la raison peut ressembler à la démence... Je hais Londres. Autrefois, nous autres highlanders, nous étions des hommes vaillants, aux proportions héroïques et terribles... Londres a fait de nous des animaux curieux dont les enfants regardent les jambes nues et le plaid bariolé... Je veux être l'homme le plus riche de Londres... C'est là une vengeance.

— Et où pensez-vous trouver cette opulence ?

— Là où fourmillent des hommes résolus, désespérés, avides... »

Fergus baissa la tête et devint pensif.

« Par le trou de l'enfer ! s'écria Paddy O'Chrane, voilà bien les deux plus imbéciles scélérats que je connaisse... A l'eau ! tonnerre du ciel ! à l'eau, Satan et ses cornes ! à l'eau ! »

Fergus se tourna vers Randal et le regarda fixement.

« Y a-t-il beaucoup de ces hommes dont vous parlez à Botany-Bay ? demanda-t-il.

— Beaucoup... des hommes intrépides, patients, intelligents, indomptables... des hommes qui peuvent assassiner, mais ne savent point trahir un serment... des hommes qui, disciplinés

et conduits par une haute pensée, renverseraient un empire... »

Fergus jeta un dernier regard vers la côte d'Angleterre où quelques lumières brillaient dans le lointain, et ferma l'ouverture qui avait donné passage à ses compagnons.

Randal et lui s'étendirent sur leurs couchettes.

X

BOTANY-BAY.

Le bay-ship le *Van-Diemen*, portant à son bord cargaison complète de déportés à destination du port de Sidney, parmi lesquels se trouvaient Fergus O'Breane et Randal Grahame, manœuvrait à la hauteur des îles du Cap-Vert.

Le capitaine du ponton le *Cumberland*, de Weymouth, n'avait point eu beaucoup de primes à toucher pour les déportés confiés à ses soins. En revanche, Paddy O'Chrane et ses trois compagnons avaient encaissé force coups de lanière,

suivant la méthode appliquée encore aujourd'hui envers les libres sujets de Sa Majesté. La punition s'était bornée là, parce que Paddy, faisant usage de son éloquence ordinaire, avait prouvé clair comme le jour que son énergie seule avait empêché Fergus, Randal et ceux qui ne savaient point nager de se jeter à l'eau.

Quant au jeune docteur Moore, la *Famille* avait compensé pour lui et au delà les libéralités philanthropiques du gouvernement.

C'est un véritable paradis flottant qu'un bay-ship bon voilier, portant nombreuse compagnie. Ici encore le capitaine et le chirurgien ont une prime pour chaque condamné rendu, sans avaries, aux établissements de l'Australie. En conséquence, ces deux fonctionnaires rivalisent de soins et de tendresses envers les criminels confiés à leur sollicitude. Vous diriez deux excellents pères veillant jour et nuit au bien-être d'une nombreuse famille.

Un de nos recueils périodiques qui compte des hommes éminents dans toutes les spécialités parmi ses rédacteurs, le *London Magazine* donnait, il y a quelques années, des détails d'un intérêt réel sur ces traversées de condamnés. Rien ne leur manque en vérité, ou plutôt

ils ont tout à profusion. L'État, qui leur fait ces loisirs, n'y va pas de main morte. Ce que chacun d'eux dévore en un seul repas suffirait à deux ouvriers robustes et pourvus d'un appétit normal. « Le dimanche, dit la revue précitée, on leur sert à dîner une livre de rosbif et une livre de plum-pudding; le lundi, égale quantité de porc au milieu d'une purée de pois... Le vendredi, du bœuf, du riz et du plum-pudding.. A la nuit tombante, on verse à chacun d'eux *une demi-pinte de vin de Porto...* »

Que d'honnêtes gens, bon Dieu! voudraient avoir un pareil ordinaire!

Le vin de Porto surtout ne mêle-t-il pas une douce dose d'agréable à l'utile, représenté par le bœuf rôti et la purée de pois?

Certes, les citoyens d'un pays assez opulent pour convier ses malfaiteurs à de tels festins doivent mener une royale vie, car comment penser que le gouvernement songe à gorger des criminels avant de venir en aide à l'innocence indigente?

Évidemment ce serait là un éloquent appel au crime...

Et les choses vont ainsi pourtant, absolument ainsi. C'est le même pays qui entasse les provisions de toute sorte dans la cale des bay-ships

et qui laisse périr cinquante mille malheureux dans les caves de Saint-Giles. Les hommes qui se régalaient de plum-pudding sur la route de Botany-Bay et ceux qui meurent de faim faute de trouver dans les ordures de Londres assez de pelures de pommes de terre sont Anglais les uns et les autres... Seulement les premiers ont l'inestimable avantage d'avoir commis un crime.

Il y a une chose surprenante, invraisemblable, miraculeuse, c'est qu'il se puisse trouver encore en Angleterre un homme pauvre et honnête à la fois.

Car il s'en trouve encore çà et là. Mais la logique finit toujours par vaincre tôt ou tard. Cette exception anormale prendra fin, et il nous faudra, un jour venant, percer des meurtrières à nos maisons pour nous défendre contre les candidats à la déportation.

Fergus O'Breane reprenait rapidement ses forces. Une fois la maladie domptée, sa jeune et riche nature réagit et sembla vouloir effacer la trace de ce temps d'arrêt en se développant plus vite et mieux. Fergus sentait chaque jour en lui-même une vigueur nouvelle; il sentait en même temps son intelligence grandir et sa volonté se rasseoir.

Comme en pleine mer les actions des condamnés sont contrôlées seulement eu égard à la sûreté du navire, il en résulte une liberté presque complète. Fergus et Randal purent donc aisément se rapprocher et nouer entre eux des rapports de tous les jours. Il y avait certes une large distance de Fergus à Randal, qui était, en définitive, un voleur de grand chemin. Mais Fergus avait découvert, sous son esprit inculte et comme dépourvu de la science du bien et du mal, une sorte de hauteur native mêlée à un jugement droit et profondément perspicace. L'Écossais avait en outre une hardiesse de pensée qui, jointe à la fermeté spartiate que nous lui connaissons, pouvait, en quelque position qu'il se trouvât placé, le sortir des rangs vulgaires et porter sa tête au-dessus de la foule.

Randal, comme on dit vulgairement, n'avait point jusqu'alors trouvé son maître. Tout obstacle avait plié sous la sauvage énergie de sa volonté. Lorsqu'il se rapprocha de Fergus, ce fut par un vague sentiment de pitié. Fergus était beau, et l'on sait quel prestige a la beauté pour les enfants de la nature. De plus, dans les cachots de Newgate, Randal avait reçu les involontaires confidences de sa fièvre, confidences sans portée pré-

cise, puisque le plan de Fergus n'était ni arrêté ni conçu, mais par cela même confidences plus étranges et faites davantage pour frapper l'esprit amant du merveilleux d'un montagnard d'Écosse. Lui aussi, d'ailleurs, avait son idée fixe, qui, sauf l'étendue, ressemblait pour un peu à la pensée de Fergus.

Comme nous l'avons vu, dans leur premier entretien, Randal tint le haut bout. Il était l'homme qui conseillait et venait de rendre un service.

Quiconque lui eût demandé, après un mois écoulé depuis lors, pourquoi les rôles avaient changé, pourquoi Fergus avait pris sur lui un entier empire, pourquoi, lui, plus âgé, plus expérimenté, plus fort, soumettait son esprit à celui de son jeune compagnon, l'aurait à coup sûr trouvé sans réponse. Peut-être ne s'en apercevait-il point. Toujours est-il que le fait n'était pas contestable. Non-seulement la supériorité n'était plus de son côté, mais l'égalité se rompait chaque jour davantage, et, au bout d'un mois, si Randal eût interrogé sa conscience, il y aurait découvert les sentiments d'un serviteur subjugué, dévoué jusqu'à être enchaîné moralement à la destinée d'un ami de quelques jours, qui par une série de transitions imperceptibles, mais rapides

dans leurs successions incessantes, était devenu son maître.

Randal, après Mary Mac-Farlane, fut le premier qui subit ce charme occulte et irrésistible. Les autres suivirent. Quiconque approcha Fergus O'Breane et n'eut point pour le haïr de ces motifs auxquels, avant tout, les hommes obéissent : l'amour, l'ambition, la vengeance, fut attiré, séduit, subjugué. Quiconque le prit en haine fut vaincu et brisé. Hommes et femmes s'élançèrent vers lui d'une ardeur égale. Il fut Dieu pour les unes, roi pour les autres, et de même que l'amour qu'on ressentait pour lui arrivait au délire, de même l'amitié qu'il inspirait s'alliait inévitablement au respect.

Il est un travers commun à tous les vastes esprits contre lequel Fergus eût échoué peut-être dès l'abord. Ceux qui rêvent de grandes choses ne peuvent s'aviser que de grands moyens ; or, les grands moyens sont souvent hors de portée tout autant que le but, Randal se trouva sur le chemin de Fergus pour lui sauver cet écueil. Il mit son sens pratique parmi les fulminantes théories de ce terrible poète qui rêvait la chute d'un empire comme on rêve un drame ou une tragédie, sans penser qu'ici-bas il faut à toute

œuvre un point de départ, et que le symbolique fils de Dédale, Icare, n'eût pas même pu essayer ses ailes de cire s'il ne fût monté au sommet d'une haute tour.

Randal Grahame servit en quelque sorte de repoussoir au pénétrant mais trop audacieux génie de Fergus. Il lui montra les problèmes, ce qui fut une occasion de les résoudre.

Et, dès ce temps, comme toujours depuis, Fergus se servit de l'instrument que la destinée mettait entre ses mains. Il l'aima, mais il ne l'éleva point à la dignité de confident. Chaque problème résolu resta en lui. Randal, ignorant toujours le plan de la grande bataille, ne connut que les détails suggérés par lui-même, quelques projets d'escarmouche où il devait faire le coup de fusil en tirailleur.

La traversée fut longue. Durant les heures de promenade sur le pont, Fergus fut initié à la constitution de la grande famille Londonienne, qui, à part ses cent mille adhérents, se rattache de manière ou d'autre, par des liens étroits ou larges, tous les *outlaws* des trois royaumes.

Randal et lui parlèrent aussi de Mary bien souvent, de Mary et d'Angus pour lequel O'Breane se sentait un attachement de frère.

Mary avait été enlevée à la ferme de Leed, en Écosse, par l'honorable Godfrey de Lancaster qui l'avait épousée à Gretna-Green.

La perte de Mary était pour Fergus une cruelle souffrance, mais les labeurs de son intelligence lui sauvaient le désespoir. Quant à l'héritier de White-Manor, Fergus, à proprement parler, n'éprouvait point pour lui de haine, pas plus qu'il n'éprouvait de haine pour le séducteur de Betsy.

On eût dit que sa faculté de haïr était complètement absorbée ailleurs et ne pouvait plus être affectée par ces aversions particulières et d'homme à homme qui se taisaient devant le cri de guerre implacable et puissant poussé contre l'Angleterre elle-même.

Après une traversée de cinq mois, durant laquelle on n'avait relâché qu'une seule fois sur la côte du Brésil, le bay-schip arriva en vue de Sidney. Dès ce moment, Fergus et Randal avaient arrêté un projet d'évasion, dont l'exécution indéfiniment remise devait avoir d'importants résultats.

Le canon de Sidney avait annoncé l'entrée en rade du *Van-Diemen*, et le pavillon d'arrivée était hissé à la pointe de South-Head. La péni-

che du pilote royal accosta bientôt après le navire et le conduisit jusqu'au milieu du port. Là plusieurs formalités s'accomplirent, à la suite desquelles le maître du port prit dans son canot le capitaine et le chirurgien pour les conduire à la maison du gouvernement.

Le capitaine était à peine parti que cent barques quittèrent le bord à force de rames et entourèrent le *Van-Diemen* en un clin d'œil.

Sur ces barques joyeusement pavoisées, on riait, on chantait, on criait. C'était une immense clameur de bienvenue.

On voyait sur ces barques des hommes, des femmes, des enfants. Tout cela était gras et frais, tout cela regorgeait de santé. Un sourire béat embellissait uniformément toutes les physionomies. Cette population respirait la plénitude du bien-être matériel.

Aux temps du paganisme, il y avait comme cela, disent les poètes, un petit coin du globe où le malheur était inconnu. Ce lieu fortuné avait nom l'Arcadie. Il était habité par des bergers candides et des bergères roses, innocents, les uns et les autres, autant et plus que leurs brebis. L'enfance y était sainte, l'âge viril paresseux, mais irréprochable; la vieillesse, ornée

de barbes blanches, s'y couronnait philosophiquement de pampres et buvait du verjus dans des coupes de pierre, comme il convient à des pasteurs de grand âge, élevés dans la crainte de Bacchus. Tout avait, en un mot, dans cette molle et douce Arcadie des temps mythologiques, un enfantin parfum d'innocence et de naïveté. Volontiers croirions-nous que les loups n'y avaient point de dents.

Cette Arcadie mourut un beau jour, empoisonnée par sa propre fadeur. Flûtes à trois trous, pipeaux enrubanés, bergères joufflées, houlettes fleuries, tout cela descendit à la fois dans la tombe.

Nous autres qui sommes des chrétiens, mieux que cela, des chrétiens réformés, nous avons ressuscité l'Arcadie. Seulement, comme les mœurs ont changé, nos bergers mangent d'énormes tranches de bœuf; au lieu de sucer le sucre liquide du lotus, au lieu de boire du lait, ils s'enivrent de rack.

Notre Arcadie, nous en faisons serment, ne se mourra jamais de fadeur. Bergers et bergères y possèdent un parfum très-suffisamment relevé. Ce n'est plus l'innocence, candide jusqu'à la niaiserie, c'est le crime obèse, prospère, qui se

repose et s'engourdit dans l'abondance ; c'est le serpent faisant la sieste et que le travail de la digestion endort ; c'est Newgate, transformé tout à coup en paradis terrestre.

Le but est atteint, nous le pensons. Les mauvais instincts se taisent dans cette absence complète de besoins. Celui qui volait pour manger, qui assassinait pour vivre, ne vole plus et n'assassine plus.

Mais n'est-ce pas chose étrange et honteuse ? Si la société, qui est forte, doit user parfois de clémence envers le crime, est-ce à dire qu'il faille descendre jusqu'à la faiblesse ? N'a-t-elle pas l'air, en agissant ainsi, de capituler avec qui l'attaque, elle dont l'oreille se ferme toujours au malheureux dont la seule arme est la prière ? Quoi ! vous que la misère entoure et presse de toutes parts, vous dont les palais s'élèvent littéralement du sein de la fange, vous possédez au loin un lieu de refuge aussi vaste qu'opulent, un Chanaan dont la surface envelopperait dix fois l'Angleterre, un paradis où toute cette tourbe agonisante, dont le rôle inquiète votre sommeil, retrouverait aisément la force et la vie, et vous ne signez pas un seul passe-port pour cette terre promise sans qu'on vous y force le pistolet sous

la gorge ! Vous repoussez ceux qui implorent, vous cédez à ceux qui menacent ! Sous prétexte de punir vous récompensez, et pour mériter vos bienfaits, il faut obtenir de vos cours de justice un certificat de massacre et de pillage ! Ah c'est de l'égoïsme sans doute, mais de l'égoïsme stupide encore plus qu'infâme, de l'égoïsme qui passe par la lâcheté pour atteindre la démente !

Qu'arrive-t-il ? Nous ne parlons plus de la misère affreuse qui vous assiège et que vous traitez à la manière des sauvages de la Louisiane, qui guérissent leurs malades à coups de tomahawk, de cette misère envahissante qui monte, qui monte sans cesse et vous étouffera quelque jour ; nous parlons seulement des loisirs abondants et faciles prodigués à nos criminels. Qu'arrive-t-il ? Les condamnés sont de deux sortes : les uns font le mal par nécessité, les autres par goût. Le crime a ses pontifes, et la vocation, cette bizarre conseillère, entraîne là comme ailleurs. Sur les premiers, votre action est entière. Vous les gorgez ; ils vous oublient : tant qu'ils trouveront leur portion assez forte, avec eux, vous aurez la paix. Leur but est atteint. Ils vous demandaient la bourse ou la vie, vous leur donnez la bourse, ils vous laisseront la vie.

Mais les autres, les fanatiques du mal, ces cœurs artistement pervers qui se plaisent uniquement en des trames diaboliques et nuisent pour nuire, comme un avare amasse pour amasser; pensez-vous les réduire? Ne savez-vous pas que, déportés une fois, ils reviennent? Par où? Qu'importe? Ils reviennent. Voilà le fait. Ils tombent des nuages, ils sortent de terre. Ils reviennent, en un mot, plus forts, plus hardis, plus prudents, plus savants dans le crime. Botany-Bay est une université comme Oxford, et Dieu sait que les bacheliers de l'une sont plus retors que les docteurs de l'autre. Ils reviennent, et vous ne l'ignorez pas, la déportation en a fait des démons véritables que nulle barrière n'arrête, que nulle force ne peut saisir, et qui vont augmenter ce ténébreux sénat des malfaiteurs de Londres qui rendrait, hélas! pour la vigueur d'esprit, la justesse et la pénétration du coup d'œil, cinquante points en cent à votre immobile pairie!

D'où il suit que la paix achetée, la capitulation subie, le *black-mail* payé ne désarment que les moins dangereux parmi vos ennemis.

L'arrivée du bay-ship est toujours un moment de fête pour la colonie. Les anciens complices

se reconnaissent et se saluent. On se rappelle mutuellement ses hauts faits, on parle du bon temps.

Mais il y avait une autre raison, une raison spéciale pour que le *Van-Diemen* fût accueilli à merveille. Ce navire en effet portait, outre les condamnés, une garnison entière de femmes que les premières maisons de Sidney et de Paramatta avaient commandées à leurs correspondants de Londres (1). Chacun était pressé de voir ces nouvelles venues, et les matelots avaient grand-peine à empêcher les curieux de faire irruption sur le pont.

Le débarquement s'opéra quelques jours après seulement, parce que la coutume est que le surintendant des travaux publics vienne à bord quand les condamnés sont déjà restaurés par des vivres frais et habillés de neuf, pour choisir ceux d'entre eux qui doivent être employés par le gouvernement. Les déportés, aussitôt qu'ils eurent pris terre, se rangèrent en bataille et subirent l'inspection du gouverneur.

(1) Ces commandes se font suivant la formule commerciale: « Sur le vu de la présente, il vous plaira nous expédier cinquante femmes d'âges assortis, en bon état d'esprit et santé, dont passerez les frais en compte, etc. »

Ce gouverneur, gentleman estimable, qui, entrant à pleines voiles dans la pensée de ses maîtres, avait puissamment contribué à faire de Sidney un véritable lieu de plaisance, adressa des félicitations au capitaine, des compliments au docteur et une touchante allocution à ses nouveaux administrés. Cela fait, les industriels australiens s'approchèrent et firent leur choix, s'engageant à répondre pour tout condamné employé à leur service. Ceux des arrivants qui ne trouvèrent point de caution furent conduits en prison.

Les industriels dont nous avons parlé étaient, bien entendu, des libérés admis aux droits civiques de la Nouvelle-Galles du Sud, après expiration de leur peine, ou même avant par rescrit du gouverneur; ou bien encore de simples condamnés, *légitimés* par un mariage contracté dans la colonie.

N'est-ce point un diagnostic certain et positif de la renaissance de l'âge d'or que cette extrême faveur accordée à des mariages qui se fabriquent Dieu sait comme et se rompent avec la même facilité? Voici d'un côté un incorrigible coquin, de l'autre une créature ayant bu toutes les hontes. Tous deux sont aux fers. Ils se marient ensem-

ble; ce seul fait les libère. Le coquin devient un honnête gentleman, la créature passe à l'état de lady respectable, et c'est avec considération que les soldats du gouvernement les relèvent, lorsque le rack les couche maritalement dans quelque ruisseau de Sidney.

Fergus et Randal, n'ayant point trouvé de caution à Sidney, furent dirigés tous les deux sur Paramatta.

La vie des condamnés à la Nouvelle-Galles du Sud est heureuse et uniforme. Randal et Fergus, placés chez le même maître, continuèrent à jeter les fondements de leur œuvre. Au bout de six mois, le plan, suffisamment mûri, dut recevoir un commencement d'exécution: Randal se maria.

Il y avait à Paramatta une fileuse (1) du nom de Maudlin Wolf, dont la vie était tout un roman. On pensait qu'elle était d'origine française, et son acte de condamnation la désignait en effet sous le nom de Madeleine le Loup, dite la Contessa Cantacouzène. A Londres, où elle avait élu sa résidence dès sa première jeunesse, elle avait été longtemps la lionne. Sa beauté n'avait jamais

(1) A Paramatta les condamnés cardent la laine, la filent, puis la tissent pour confectionner avec l'étoffe qui en résulte les habillements des condamnés.

dû être très-grande, mais les dandys d'un certain âge gardaient encore un galant souvenir des grâces infinies de sa personne, et soutenaient que depuis la Contessa il n'y avait point eu à Londres d'aventurière parfaite en tous points. Elle était bien faite et de tournure charmante, quoique sa taille fût beaucoup au-dessous de la moyenne, et possédait, paraîtrait-il, au degré suprême, la science d'attirer à soi les cœurs les plus froids et de délier les cordons des bourses les plus solidement nouées.

Durant plusieurs saisons elle éblouit Londres de son faste, et ruina plusieurs banquiers enragés à jeter l'argent d'autrui par les fenêtres. Puis, au beau milieu de ses triomphes, impliquée dans la fameuse affaire des diamants de la duchesse de Devonshire, elle fut convaincue de recel et jetée sur un ponton.

Ce fut une perte pour *la Famille*, car Maudlin Wolf ou la Contessa Cantacouzène était bien la plus adroite femme qu'on pût voir, et le résultat des services qu'elle avait rendus en livrant à l'association la caisse de ses opulents protecteurs ne se peut point calculer.

On ne se corrige pas facilement d'une paresse contractée parmi les molles douceurs d'un luxe

effréné. A la Nouvelle-Galles du Sud, Maudlin expia cruellement sa prospérité passée. Si faible en effet que soit la tâche imposée à tout condamné, cette tâche devenait trop lourde pour les doigts délicats de la Contessa Cantacouzène. Durant les premiers temps de son séjour à Sidney, elle dépensa, pour se soustraire au travail, toutes les finesses de cette diplomatie féminine qui avait assuré son empire à Londres. Elle était jeune et jolie alors, le charme opéra. Quelque gros libéré la couvrit de sa protection intéressée.

Mais il y avait bien longtemps que Maudlin était dans la colonie. Les grâces de sa petite personne, grâces mignardes, gentilles, provocantes, mais qui avaient besoin, pour plaire, de s'allier à la jeunesse en toute sa fleur, diminuèrent insensiblement, puis disparurent. Maudlin comtesse eût encore dominé par l'adresse recherchée de son esprit, mais à Sidney cette monnaie n'a point cours.

On envoya Maudlin à Paramatta. Premier exil, première chute.

Là il fallut travailler. Maudlin essaya, puis elle s'enfuit. On la dirigea sur George's-River. Nouvelle révolte et nouvel exil.

Windsor! noble nom dont l'harmonie royale

réveille sans doute un souvenir au cœur des criminels les plus endurcis ! La pauvre Maudlin devait descendre plus d'un degré encore de l'échelle de la misère. Windsor était en ce temps l'établissement le plus éloigné de Sidney, le plus triste et le moins habitable ; mais, comme Maudlin y montrait encore des sentiments de révolte, on lui mit un collier de fer au cou et on la descendit dans les mines de Coal-River.

Elle resta un an dans les mines. Lorsque sa peine fut terminée, ses compagnes ne la reconquirent point : son visage avait pris d'innombrables rides ; sa taille était courbée ; elle était vieille.

Cependant, son cœur restait jeune, et son esprit remuant, inquiet, actif outre mesure, gardait toute sa vivacité. Elle travailla pour ne point retourner aux mines ; mais il y avait au dedans d'elle une rancune profonde contre ses persécuteurs. Elle s'ingénia, elle se remua ; usant de l'astuce singulière qui faisait le fond de son esprit, elle parvint à susciter au gouvernement nombre de tracasseries.

A l'époque où Fergus et Randal arrivèrent à Sidney, Maudlin Wolf était un personnage avec lequel il fallait compter. Elle était liée avec tous

les mécontents, avait la confiance des plus dangereux membres de *la Famille* déportés, et entretenait des relations occultes avec cette partie indisciplinée de la colonie, qui sera éternellement en guerre contre l'autorité.

On se disait cela ; on affirmait que Maudlin connaissait parfaitement la retraite de Smith le méthodiste, qui avait tiré un coup de pistolet sur le gouverneur ; on prétendait qu'elle avait plus d'une fois passé les barrières et pris le chemin des montagnes Bleues pour porter des avis au tueur de bœufs sauvages Waterfield, lequel ruinait tous les bouchers de la colonie en massacrant des troupeaux entiers et vendait la viande à si bas prix, que les ouvriers, repus, ne voulaient plus travailler. Le gouvernement recueillait ces bruits : mais Maudlin était insaisissable.

Ce fut Maudlin Wolf qu'épousa Randal Grahame, pour être libre d'abord, et ensuite pour s'aboucher par son entremise avec Smith, Waterfield et quelques autres aventuriers audacieux dont il lui était important de s'assurer le concours.

LE POLITIQUE

Journal Quotidien.

Politique paraît tous les jours, avec un feuillet de critique théo-
scientifique, artistique, anecdotique ou littéraire.
public en outre, chaque dimanche, un volume broché de 200 pages
en, reproduisant les nouveautés littéraires les plus remarquables et
les plus piquantes.

Le prix d'abonnement est de 50 fr. par an pour
Paris (58 fr. pour la province), pour le journal et
deux volumes.

En souscrivant pour un an on peut ne payer l'abonnement que
trois mois en trois mois; mais par anticipation pour chaque trimestre.
Par trimestre, l'abonnement coûte 15 fr. et 15 fr. en
province, et donne droit à recevoir le journal et 15 vol.

On peut s'abonner au *Politique* seul, moyennant 36 fr.
par an.

10 fr. par trimestre;

Plus : 2 fr. par trois mois pour le port en province.

On souscrit à Bruxelles, rue du Nord, n° 8, en pro-
vince, chez les libraires et directeurs de poste, ou en
envoyant franco au directeur, à Bruxelles, un bon sur
grandes villes du royaume, ou une remise sur